RAPPORT PRÉLIMINAIRE
SUR LES FOUILLES DE CEMENELUM (CIMIEZ)
(1943)

par M. Paul-Marie DUVAL

I. — LE SITE ET L'HISTOIRE.

Au-dessus de Nice, le plateau de Cimiez offre une halte entre la montagne et la mer, si étroitement unies dans cette région que déjà les Anciens lui donnaient le nom d'Alpes-Maritimes (fig. 1). Là, sur la rive gauche du Var, la corne méridionale du grand croissant alpin vient toucher le bord de la Méditerranée. Au point de jonction, un froncement de l'écorce terrestre a fait surgir un faisceau serré de chaînons qui, orientés du nord au sud, viennent se jeter dans la mer. Tous ne l'atteignent pas cependant : certains meurent à quelque distance de la côte, laissant entre eux et elle une bande de plaine étroite. Le plateau allongé qui porte Cimiez est de ceux-là : l'embouchure du Paillon le sépare de la côte, isolant au bord de celle-ci une hauteur, et, de part et d'autre, s'étale une petite plaine côtière, une « plage » prolongée vers le nord par deux pointes qui s'enfoncent entre les premiers contreforts des Alpes. Ceux-ci ferment, à l'ouest, au nord et à l'est, la plaine que recouvre aujourd'hui tout entière la ville de Nice. Ils forment les bords d'un vaste amphithéâtre au cœur duquel s'avance la pointe de Cimiez, d'où l'on peut contempler les contours arrondis de leurs sommets : à l'ouest, Magnan, Saint-Philippe, Saint-Barthélemy, Saint-Maurice ; au nord, les Mourailles, Cap de Croix, Rimiez, Falicon ; à l'est, on voit, se succédant du nord au sud, le Mont Gros, le Mont Vinaigrier, le Mont Alban, — enfin, séparant Nice de la rade de Villefranche, le Mont Boron. Croupes calcaires aux flancs desquelles s'accroche un peu de terre retenue en d'étroites terrasses, ces hauteurs aux sommets aplatis et couronnés souvent de conifères, étagent entre 100 et 300 mètres leurs versants plantés d'oliviers ; l'air y est salubre, et l'on y jouit en été d'une fraîcheur inconnue à la côte.

Ainsi, l'échancrure marquée par la nature dans la frange maritime des

FIG. 1. Le site de Nice et Cimiez (carte au 50,000^e).

———— aqueducs de Cemenelum
 - - - - - tracé hypothétique.

Alpes offrait à l'habitat humain deux sites assez différents : sur la côte, à l'embouchure d'un torrent, une plage entourant un port au pied d'une acropole ; un peu plus haut, au bord d'un plateau communiquant avec l'arrière-pays montagneux, une butte surplombant le torrent. Le premier site — la colline du « Château » — convenait exactement aux colonisateurs grecs de Marseille ; la butte du plateau fut transformée par les Ligures en *oppidum* ; quant au plateau proprement dit, c'est lui que les Romains choisirent pour y asseoir *Cemenelum*.

Cette opposition géographique de deux sites distants de moins de trois kilomètres domine l'histoire des établissements qui les ont occupés. C'est le site côtier qui reçut, des Massaliotes, à la fin du iv^e siècle av. J.-C., un comptoir (1). Il semble que les colons eurent à déloger des Ligures, possesseurs du sol : le nom de *Nikaia* n'est sans doute qu'un calembour heureux qui recouvrait un nom d'origine indigène (2).

Ces Grecs de Marseille resteront étroitement unis à leur métropole qui continuera à leur donner des magistrats, même quand leur ville sera englobée dans une province romaine (3). Mais, vers l'époque d'Auguste, l'établissement massaliote céda le premier rang à *Cemenelum*.

Les Romains n'avaient pas les mêmes raisons que les Grecs pour fonder

(1) On trouvera un exposé assez complet de nos connaissances concernant Nice et Cimiez antiques dans la *Liguria Romana* de M. Nino Lamboglia, I, Allassio, 1939, Ch. I, *Nicea e Cemenelum*, p. 35-80, auquel nous aurons souvent l'occasion de renvoyer au cours de cette étude, mais dont la bibliographie comporte trois lacunes importantes : l'auteur ne cite pas C. Jullian qui a écrit de Nice et de Cimiez en maint endroit de son *Histoire de la Gaule* (I, p. 392, 397, 520-522 ; II, p. 459, n. 6, 460, n. 11 ; IV, p. 270, n. 4, 352, n. 6, 362, n. 1, 399, n. 7, 400, n. 2, 420, n. 3 ; V, p. 65, n. 12, 132, n. 5, 257, n. 8, 296, n. 4, 374, n. 3 ; VI, p. 303, 304, n. 1, 511, n. 6, 515, n. 3) ; — ni l'article, essentiel pour l'époque de la décadence, de R. Latouche, *Nice et Cimiez* (v^e-xi^e siècles), *Mélanges F. Lot*, 1925, p. 331-358 ; — ni J. Formigé, *Cimiez, monuments romains*, *Congrès archéologique de France*, 1932, p. 321-329. On peut y ajouter la brochure touffue mais riche en renseignements de toutes sortes de M. L. CAPPATTI, historien niçois : *Cimiez dans l'histoire*, Armanac Nissart, Nice, 1943, p. 9-96.

Jullian place la fondation de Nice dans la seconde moitié du v^e siècle, mais au iv^e siècle, le pseudo-Scymnus, *G.G.M.*, v. 215, considère encore Antibes comme la plus orientale des colonies marseillaises. Sur les documents de l'âge du Bronze trouvé à Nice, cf. LAMBOGLIA, *o.c.*, p. 36-40.

(2) Déjà Jullian avait avancé une telle hypothèse pour Monaco, VI, p. 303, n. 5, pour Olbia, p. 397, n. 5 et *Polygium*, près d'Agde, p. 400, n. 7. Pour Nice, M. Lamboglia, *L'Origine del Nome di Nizza*, *Rivista Ingauna e Intemelina*, VII, 1941, p. 201 et suiv., suppose une forme *nitia* d'origine pré-romaine que l'on retrouve dans divers toponymes ou noms propres latinisés de régions du Sud-Est totalement exemptes d'influence grecque : *fundus Nitielius* (C.I.L., XI, 1146), *Nitiogenna* en Savoie (XII, 162), *Nic[ti]ovelius* à Briançon (VII, 1091), *Nitiana* à Grado (V, 1584) ; on connaît une Nizza Monferrate et un Val di Nizza dans le Vogherese, où il n'y a pas non plus d'influence grecque.

(3) Jullian IV, p. 270, n. 4, p. 352, n. 6, p. 362, n. 1 ; VI, p. 304, n. 1 ; I, p. 522, n. 2. Cf. LAMBOGLIA, *op. cit.*, p. 41, n. 1. Les seuls documents de l'époque grecque à Nice sont deux monnaies grecques, Geny, *op. cit.*, p. 240. Les inscriptions grecques du musée Masséna (C.I.L., V, p. 217, BLANC, *Epigraphie antique des Alpes-Maritimes*, Ann. Soc. Lettres, Sc. et Arts des Alpes Maritimes, 1877 et 1879, nos 144-148), sont de provenance grecque (BARÉTY, *Nice historique*, 1908, p. 186). — A l'époque romaine Nice n'apparaît plus dans les textes jusqu'au concile d'Arles de 314. MANSI, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, II, col. 476. L'inscription qui mentionne au iii^e siècle le *ducenarius episcopos chorae inferioris*, magistrat nommé par Marseille, figure au *Corpus*, V, 7870. De toutes les inscriptions découvertes à Nice, trois seulement ont été trouvées en place, dans des tombes (*ibid.*, 7910, 7954, 7960) et la plupart proviennent de Cimiez. Cf. le recensement de LAMBOGLIA, *op. cit.*, p. 44, n. 1.

une colonie à proximité immédiate du port : la raison stratégique toujours commandait leur choix. Langue de terre exposée au midi, la pointe du plateau, que circonscrit approximativement la courbe des 100 mètres, offre en effet une situation dominante : si elle s'attache, vers le nord, aux premiers escarpements des Alpes, si elle s'unit à la plaine à l'ouest et au sud, par une pente peu rapide, à l'est elle se termine par un abrupt au pied duquel coulent les eaux, rares en été, en hiver fougueuses, du Paillon. Sur la butte qui domine d'une vingtaine de mètres le bord de cet abrupt, les *Ligures Veditantii* avaient déjà leur *oppidum* principal (1).

Soumis par les Romains, les indigènes furent remplacés sur le plateau par leurs vainqueurs. Ceux-ci avaient en effet tout avantage à s'installer sur la hauteur au mépris de la côte : là, sur la lisière même du pays alpin récemment conquis, ils pouvaient rester en étroite relation avec lui, le surveiller de près, tout en gardant un contact aussi aisé avec la voie littorale qu'avec l'arrière-pays. Comme le site de la ville grecque, celui de la ville gallo-romaine est un site d'*oppidum* : mais tandis que le premier était propice à l'aventure maritime, le second l'est à la pénétration des montagnes.

Quand les Romains s'établirent-ils à *Cemenelum* ? La date, qui nous échappe, s'inscrit entre deux limites certaines : 154 et 14 av. J.-C. En 154, la progression romaine le long du littoral, qui avait atteint *Portus Herculis Monoeci* (Monaco) en 180, dépassa le Var, frayant ainsi une voie côtière qui passait par *Nicaea*, jusqu'à *Antipolis* (Antibes) (2) : mais le littoral même n'étant pas sous le contrôle immédiat des Céménéliens, rien ne nous dit que les Romains aient alors occupé leur *oppidum*, situé en arrière de la côte. C'est plus tard, sans doute, qu'eut lieu cette occupation, à un moment que nous ignorons, mais qui est certainement antérieur à l'année 14 av. J.-C. En effet, c'est à cette année-là que l'on attribue la soumission définitive, par Auguste, des dernières tribus rebelles des Alpes Maritimes, puisqu'en 13 fut construite la *Via Julia Augusta* qui, à partir de *Lumo* (Cap Martin), quittait le littoral pour grimper jusqu'à La Turbie et redescendre dans la vallée du Paillon. Or, le nom des *Ligures Veditantii* ne figure pas dans la liste des quarante-cinq peuples alpins vaincus qu'Auguste fit graver sur le trophée de La Turbie en 7/6 : il faut donc en con-

(1) L'existence de l'*oppidum* est attestée par PLINÉ, III, 4 : *Alpes populi Inalpinii multi nominibus, Capillati oppido Veditantiorum civitatis Cemenelio*. On le situe traditionnellement sur la butte qu'entourent en partie les vestiges d'un mur d'enceinte en grosses pierres sèches irrégulières (fig. 4), d'aspect pré-romain. Aucun vestige de l'époque ligure n'a été retrouvé à Cimiez, LAMBOGLIA, *op. cit.*, p. 40. — Le nom de *Cemenelum* est donc probablement d'origine gauloise et fut latinisé lors de la conquête : il semble qu'il doive être rapproché du nom ancien des Cévennes, les monts Céméniens, qu'on retrouve dans les *Sallus Cimenei* dans la haute vallée du Tibre, et qu'il dérive d'un thème de nom de montagne comme l'indique DOTTIN, *La langue gauloise*, p. 244.

(2) Sur cette conquête de la route littorale, l'ancienne voie « héracléenne », cf. JULIAN, I, p. 519-522.

clure que leur soumission à Rome est antérieure à la pacification définitive des Alpes Maritimes qui eut lieu en 14, et que la fondation de la *Via Julia Augusta* consacrait l'annexion d'une région côtière déjà pénétrée par l'influence de Rome (1).

FIG. 2. Les voies et les bornes romaines dans la région de Cemenelum, d'après N. Lamboglia, *Liguria Romana*, fig. 18.

Si le nouveau tracé de la voie de pénétration s'écartait du littoral, ce n'était pas seulement parce que les découpures rocheuses de la côte rendaient trop périlleux le tracé primitif : il fallait encore que la voie desservît directement Cemenelum (fig. 2), devenu le chef-lieu du nouveau gouvernement militaire des *Alpes Maritimæ* créé par Auguste de part et d'autre du Var pour assurer la sécurité des communications entre la Narbonnaise et la Ligurie —

(1) Cf. la belle description que fait Julian de «La route de Monaco à Fréjus», VI, p. 302 et suiv. Sur le trophée de La Turbie, JULLIAN, VI, p. 303, n. 7; Ch. CASIMIR, *Le trophée d'Auguste à La Turbie*, 1933; N. LAMBOGLIA, *Le trophée d'Auguste à La Turbie*, Bordighera, 1938, et *Liguria Romana*, p. 74 et suiv.

entre la Gaule et l'Italie (1). Pour que la nouvelle métropole communiquât avec la côte, un court embranchement orienté du nord au sud, passant par la ville, unissait le nouveau et l'ancien tracé de la voie stratégique : ainsi, placée sur la grande voie de passage de l'Italie vers la Gaule, réunie à l'arrière-pays dont elle devait assurer l'administration, aussi bien qu'au littoral qu'elle ne pouvait laisser sans surveillance au contrôle de *Nicaea*, *Cemenelum* était mis par Auguste à même de tenir le rôle que lui assignait sa situation géographique (2).

Le développement de *Cemenelum* s'inscrit entre les règnes d'Auguste et de Dioclétien. Pendant ces trois siècles, la sécurité règne dans la région, et les rapports se font de plus en plus étroits entre l'Italie et la Gaule : le chef-lieu de la petite province frontière, bien situé « sur les pentes des montagnes sans âpreté, sous un ciel clair et tiède » (3), et sur le passage d'une voie très fréquentée, prend la place jadis occupée par *Nicaea*, réduite désormais à quelques familles grecques isolées dans un milieu romain, mais qui restent farouchement attachées à leur ancienne métropole (4). *Cemenelum* reçut de Néron, en 63, le droit latin (5). La plupart des inscriptions municipales qui nous sont parvenues appartiennent aux II^e et III^e siècles, qui ont vu l'épanouissement de la

(1) La question de la frontière antique de l'Italie et de la Gaule dans cette partie des Alpes a été mise au point par MOMMSEN, *C.I.L.*, V, p. 902 et suiv., qui a classé les inscriptions des Alpes Maritimes dans la section de la Gaule Cisalpine. Adoptant la démonstration de Mommsen suivie par E. PAIS (*Dalle Guerre Puniche a Cesare Augusto*, II, p. 727-738), JULLIAN en a clairement exposé l'essentiel dans son histoire de la Gaule : « Officiellement, l'Italie s'arrêtait au Var... Mais Nice étant encore en possession marseillaise, la vraie limite de la Gaule doit être cherchée à la Tête de Chien et à La Turbie, où l'indiquent [au Bas-Empire] les textes itinéraires, où finit au Moyen-âge l'évêché de Nice et Cimiez. Au surplus, cette mention du Var comme limite [STRABON, IV, 1, 3 ; PLIN, III, 31 ; LUCAIN, I, 404] n'apparaît plus après le I^{er} siècle » (T. VI, p. 304, note 1). — « De même que sur le Rhin, les empereurs avaient, le long des Alpes, détaché de la contrée gauloise une étroite bande de terrain pour la constituer en provinces distinctes. La Narbonnaise n'était nulle part limitrophe de l'Italie. Entre les deux contrées se plaçaient de petits districts de montagne, gouvernés par les intendants du prince : celui des Alpes Pennines... et celui des Alpes Grées... ; puis, celui des Alpes Cottiennes... ; celui des Alpes Maritimes enfin, qui, par le haut Verdon et le Var, descendait jusqu'à la mer, à Cimiez au-dessus de Nice, à La Turbie au-dessus de Monaco » (T. VI, p. 508). — M. Lamboglia est revenu, inutilement, nous paraît-il, en mettant l'accent sur la frontière officielle, sur l'opinion de Mommsen et de Pais, et sans avoir lu Jullian, *Liguria Romana*, p. 27-29. Il nous semble qu'on peut seulement prêter plus d'attention à l'évolution que l'histoire devait imposer à ces marches frontières créées par Auguste. Ces districts militaires alpestres, destinés à contrôler les cols et les voies de passage, étaient une nécessité d'ordre stratégique : l'espoir que le temps rendrait bientôt inutile cette couverture militaire et favoriserait l'annexion effective explique que les historiens, imbus de l'esprit augustéen, n'aient pas manqué de rappeler l'appartenance théorique de ces territoires à l'Italie. Mais la paix impériale, loin de favoriser l'annexion, ne fit que renforcer le caractère provincial des institutions extra-italiennes données aux anciens gouvernements militaires (remplacement du préfet par un *procurator*) : en vertu de la force acquise des habitudes provinciales, les Alpes Maritimes, gouvernées finalement par un *praeses*, furent rattachées par Dioclétien au diocèse de Vienne, et c'est en Gaule qu'elles figureront dans les itinéraires des siècles suivants.

(2) Sur le tracé de la voie côtière et de la voie extérieure, et l'embranchement de Cimiez, cf. la bibliographie dans la *Carte archéologique de la Gaule romaine*, fascicule I, 1931, p. 15, 17, 51 et notamment A. BARÉTY, *Nice historique*, 1900, p. 21 et suiv. (*Vestiges d'une voie romaine, Via Julia, dans le vallon de Laghet*) ; *ibid.*, 1910, p. 7, 26, etc... (*Les voies romaines depuis Vintimille jusqu'au Var et leurs bornes militaires*) ; *ibid.*, 1913, p. 266 et suiv. (*Le tronçon intra-urbain de la Via Aurelia à Nice et le Collège des Dendrophores*).

(3) JULLIAN, VI, p. 515.

(4) Cf. *supra*, p. 79, n. 3.

(5) TACITE, *Ann.*, XV, 42.

cité (1) : dédicaces à Septime Sévère et Caracalla (2) et à Salonine (3), mentions de l'autel de la Province et de ses flamines (4), des magistrats municipaux (5), des corporations de *fabri*, *centonarii*, *dendrophori* (6). L'aisance de ses bourgeois, les distributions faites au peuple (7), l'amphithéâtre où l'on donnait les jeux nous sont connus. C. Julian a placé le développement de la cité dans une juste perspective en montrant comment ces gros villages des Alpes « que les intendants avaient choisis pour résidences, Martigny en Valais, Aime en Tarentaise, Embrun sur la Durance, Cimiez près de la mer, prirent même l'allure de capitales en miniature, se donnant le luxe de statues et de lieux de spectacle, faisant effort pour être élégantes et gaies, dignes du chef qui y représentait César » (8). Les troupes de couverture placées par Auguste à la suite de la conquête sous les ordres du préfet de *Cemenelum* semblent avoir occupé la province pendant tout le 1^{er} siècle : nous connaissons une *cohors Ligurum* (9), puis une *cohors Gaetulorum* (10) comprenant des éléments africains et des éléments locaux, enfin une *cohors nautarum* dont la présence nous apprend que le vieux port commercial de Nice devint sous l'Empire un port d'attache militaire contrôlé par la cité des temps nouveaux, *Cemenelum* (11).

Le territoire administré par les autorités de *Cemenelum* n'était, dans l'esprit d'Auguste, qu'un gouvernement militaire, et non une province : c'est un *prae-fectus civitatum in Alpibus Maritimis* qui l'administra jusqu'à Claude (12). C'est vraisemblablement lorsque *Cemenelum*, ayant reçu de Néron le droit latin, devint un municipe, que le préfet fut remplacé par un procureur, que la préfecture devint une province : de ses procureurs, dix nous sont connus (13) et, de la province, les quatre municipes que lui prête au 11^e siècle le géographe Ptolémée : *Cemenelum*, *Vintium* (Vence), *Salinae* (Castellane), *Sani-*

(1) Le décompte des inscriptions de Cimiez se trouve avec la bibliographie, dans *La Carte archéologique de la Gaule romaine*, fasc. I, 1931, p. 12-13. Depuis 1931, l'*Année Epigraphique* n'a enregistré aucune inscription de Nice ni de Cimiez.

(2) *C.I.L.*, V, 7979 et 7980 = BLANC, 162 et 163. Cf. BRUN, *Bull. Monum.*, 1875, p. 373 ; *Annales Soc. Lettres, Sc. et Arts des Alpes-Maritimes*, 1885, p. 392, 1889, p. 112, 213, 226 ; *Nice Historique*, 1898-99, p. 37-39.

(3) *C.I.L.*, V, 7979.

(4) *C.I.L.*, V, 7907, 7917.

(5) *C.I.L.*, V, 7905, 7909, 7912, 7913, 7915, 7916, 7919, 7920.

(6) Dr. A. DONNADIEU, *Les trois collèges de Cemenelum*, *Ann. Soc. L. Sc. et Arts des Alpes Maritimes*, 1936, p. 51-61 ; *C.I.L.*, V, 7881, 7904-6, 7920-21. JULIAN, IV, p. 399, n. 7 (*C.I.L.*, V, 7969), p. 400, n. 1 (*C.I.L.*, V, 7904), n. 2 (*C.I.L.*, V, 7906) ; V, p. 65, n. 12 (*C.I.L.*, V, 7904), p. 296, n. 4.

(7) JULIAN, V, p. 257, n. 8 (*C.I.L.*, V, 7905, 7920, huile, cf. *infra*, p. 128, et E. Pais, *C.I.L. Supplementa italica*, f. I, 1884, n° 1046) ; p. 374, n. 3 (vin, huile, pain, *C.I.L.*, V, 7904, 7905, 7920) ; VI, p. 515, n. 3.

(8) JULIAN, t. VI, p. 511.

(9) TACITE, *Hist.* II, 14. *C.I.L.*, V, 7879, 7885, 7889, 7890 (cf. *infra*, p. 129, 134), 7891, 7897, 7896.

(10) *C.I.L.*, V, 7893, 7895, 7898.

(11) *C.I.L.*, V, 7884, 7887-8, 7892.

(12) *C.I.L.*, V, 1838.

(13) LAMBOGLIA, *C.I.L.*, p. 47, n. 1, d'après BLANC, *Ep. ant.*, p. 939.

tium (1). La réforme de Dioclétien en modifia profondément l'étendue en lui annexant une partie des Alpes Cottiennes : la nouvelle province des Alpes-Maritimes, gouvernée par un *praeses* de rang prétorien, fait désormais partie du diocèse de Vienne ; son chef-lieu n'est plus *Cemenelum*, mais *Ebrodunum* (Embrun) (2). La nouvelle organisation de l'Empire ouvre donc dans l'histoire de *Cemenelum* une nouvelle période.

Période de déclin rapide, a-t-on dit — un peu vite (3). Il est hors de doute que la suppression de son rôle de métropole officielle a dû mettre un terme à la prospérité de *Cemenelum* ; que l'insécurité des temps a dû favoriser à ses dépens le renouveau de *Nicaea* ramassée sur son acropole à l'écart de la grande voie de communication ; que bientôt d'ailleurs l'abandon progressif de cette *Via Julia Augusta* dont l'entretien cessera avec celui des grandes routes de l'Empire, contribuera à la déchéance de l'ancien chef-lieu ; que, alors que *Cemenelum* perdait le bénéfice de son activité officielle, *Nicaea* conservait les avantages dûs à la possession d'un port ; et que, par ce port, put l'atteindre en premier l'influence du christianisme. On assiste en effet dans cette période chrétienne de leur histoire ancienne, à un dernier renversement des destins de Nice et de Cimiez. Dès le début du IV^e siècle, *Nicaea* apparaît dotée d'un organisme religieux puisqu'elle peut envoyer deux délégués au concile d'Arles en 314 ; et dès 381 elle possède un évêque tandis que *Cemenelum* reçut seulement dans la première moitié du siècle suivant l'évêché auquel la destinaient son passé de métropole et son rôle de *civitas* (4). Le conflit qui ne pouvait manquer d'éclater entre deux centres chrétiens aussi voisins nous est bien connu : né sous le pontificat de Léon (440-461) il prit fin sous son successeur Hilaire en 465 par la réunion définitive des deux églises sous l'autorité d'un seul évêque relevant de la juridiction d'Embrun. Quelle fut la résidence de cet évêque unique ? On admettait naguère encore que *Cemenelum*, engagée sans retour sur la pente de la décadence, avait rapidement cédé le pas à *Nicaea* qui l'emporta brutalement sur sa rivale quand celle-ci fut — disait-on — détruite par les Lombards à la fin du VI^e siècle, laissant le champ libre au développement, ininterrompu jusqu'à nos jours, de Nice.

En fait, il est aujourd'hui établi que la victoire complète de Nice fut beaucoup plus lente à venir qu'on ne l'avait cru, et qu'il faut descendre jusqu'au

(1) PTOL. III, 41-43 ; en gros, la *civitas* s'étendait du Var à La Turbie, cf. fig. 2.

(2) MOMMSEN, *C.I.L.*, V, p. 903.

(3) Ce qui suit résume l'excellente étude de M. Robert LATOUCHE, *Nice et Cimiez (V^e-XI^e siècles)*, *Mélanges F. Lot*, 1925, p. 331-358. On connaît seulement à Cimiez deux inscriptions paléo-chrétiennes, *C.I.L.*, V, 7977-7978.

(4) Du moins, Saint-Valérien, qui représenta *Cemenelum* aux conciles de Riez (439) et de Vaison (442) est-il le premier évêque que nous lui connaissions.

x^{re} siècle pour en avoir la preuve irréfutable. Sans doute, il faut admettre que *Nicaea*, suffisamment forte déjà en 456 pour se mesurer avec le prestige de l'ancienne capitale de province devant un tribunal pontifical, se développa rapidement aux dépens de *Cemenelum*, et que, selon toute probabilité, c'est elle que l'évêque dut choisir d'assez bonne heure pour résidence. Mais cela ne veut pas dire que l'église de *Cemenelum* ait disparu, encore moins que cette disparition ait eu pour cause la destruction de la ville. Cette destruction de *Cemenelum* par les Saxons qui traversèrent la région en 573 et au cours des années suivantes a été abusivement déduite du texte qui nous a conservé la trace de leur passage (1) : le passage d'une bande armée n'implique pas la destruction des villes, et l'on a, au ix^e siècle encore, la trace d'une de ces paniques que continua à subir périodiquement *Cemenelum*, panique à laquelle on doit l'enfouissement d'un trésor de monnaies qui fut découvert en 1851. Mais, surtout, l'existence de l'évêché de *Cemenelum* et de son siège matériel, l'église cathédrale, est attestée sans confusion possible par des textes du x^{re} siècle : force nous est donc d'admettre qu'à partir de 465 l'évêché dont les détenteurs figureront surtout comme évêques de Nice dans les conciles comprenait en réalité deux églises cathédrales et que l'évêque unique avait deux sièges différents, comme cela s'est produit dans d'autres cas connus (2).

A la fin de l'Antiquité, *Cemenelum* n'en était pas moins au début d'une lente décadence : desservie par une situation géographique mal adaptée à l'incertitude des temps nouveaux, dépassée par la renaissance d'une voisine plus favorisée, l'ancienne métropole romaine ne devait sa survie qu'à son église. Or, par une ironie de l'Histoire, c'est au développement local de ce même christianisme qui prolongea sa vie, que l'on doit attribuer la cause de sa ruine définitive. Au pied du plateau de Cimiez, la rive droite du Paillon vit s'élever, probablement dans le dernier quart du viii^e siècle, autour des reliques de Saint-Pons dont la légende plaçait le martyr à *Cemenelum* sous le règne de Valérien et de Gallien, une basilique et une abbaye qui, peu à peu, s'annexèrent la vieille église de *Cemenelum* (3) : un texte du x^{re} siècle nous apprend qu'elle fait, à cette époque, partie de l'honneur de l'abbaye à laquelle, par conséquent, l'évêque l'a définitivement abandonnée. Au xiii^e siècle le nom de *Cemenelum* disparut du titre de l'évêché : ainsi prit fin au profit de Nice la longue rivalité qui, depuis les origines de l'histoire de la Gaule, avait opposé les deux *oppida* voisins, celui du port et celui du plateau.

(1) Grégoire de Tours, *Hist.*, IV, ch. 42.

(2) Entre autres les deux sièges de Laon, les sièges d'Alet et Gaël, cf. F. Lot, *Mélanges d'histoire bretonne*, p. 206, n. 3.

(3) On connaît des sarcophages du iv^e siècle à Saint-Pons. J. FORMIGÉ, *Congrès arch. de France*, XLV^e session, 1932, p. 327.

II. — HISTORIQUE DES FOUILLES.

Cimiez n'est plus aujourd'hui qu'un faubourg de Nice, célèbre par la beauté de son paysage et la pureté de l'air qu'on y respire. Par opposition à la grande ville qui s'étale à ses pieds, la colline a gardé longtemps un aspect de jardin que les habitations dont elle s'est couverte feraient tout à fait oublier, si, sur le plateau même où la belle ruine des Arènes signale au passant l'emplacement de la ville antique, la nature n'avait gardé jusqu'à présent ses droits. Entre les Arènes et le monastère des Franciscains dont les jardins, occupant le bord oriental du plateau, dominant le Paillon, s'étend la seule propriété qui ait échappé, dans une mesure assez importante, au lotissement : l'ancienne Villa Garin de Cocconato (fig. 3). Réduite par des amputations successives à une superficie d'environ 2 ha.

FIG. 3. Les arènes de Cimiez pendant les fouilles de 1913 et l'ancienne propriété Garin de Cocconato.

1/2, le parc, propriété, au xvii^e siècle, des Comtes de Gubernatis, de Vintimille, comprenait jadis tout le plateau : il n'en occupe plus, aujourd'hui, que la pointe méridionale. La moitié Nord, plantée d'oliviers, est traversée depuis quelques années par une rue qui joint les Arènes au monastère. L'autre moitié, qui comprend le corps d'habitation, belle villa du début du siècle dernier, aux lignes italiennes, est cultivée en jardin potager. La butte couronnée de pins qui fut le berceau de l'habitat antique sépare le parc, à l'est, des jardins du monastère. Des gradins supérieurs des Arènes, qui font partie de la propriété, on embrasse le demi-cercle des collines qui entourent Nice, et la mer qui la baigne au Midi.

Les Arènes, dont les ruines n'ont jamais dû être complètement ensevelies, ont depuis longtemps signalé aux voyageurs et aux historiens l'existence de la ville antique. On en trouve mention dès le xiv^e siècle (1). A la fin du xv^e siècle, l'architecte florentin Sangallo exécuta un relevé qui semble se rapporter aux thermes : c'est le seul témoignage d'intérêt qu'un artiste de la Renaissance ait donné aux ruines de Cimiez. Les siècles suivants virent la dispersion des antiquités qu'on trouvait en grand nombre sur le plateau de Cimiez : au xvii^e siècle l'historien niçois Gioffredo déplore la négligence de ses contemporains à l'égard des antiquités céménéliennes, et Bouche accueille les contes qu'on faisait à Rome d'un trésor caché dans la propriété des Gubernatis ; un siècle plus tard, un voyageur écossais, le médecin Tobie Smollett, qui vit les Arènes plantées de blé, signale que Cimiez est encore « une riche mine d'antiquités ». C'est évidemment au désir d'enrichir une collection qu'il faut attribuer les fouilles effectuées en 1791 dans les jardins du monastère aux frais d'un gentilhomme prussien, le baron de Schelleveching, travaux dont le produit a disparu. Jusqu'à l'annexion de Nice à la France, la dispersion continua, sans que des fouilles méthodiques fussent entreprises.

(1) On trouve mention des ruines de Cimiez chez les auteurs suivants : Bernard Gui (xiv^e siècle), cf. Léopold DELISLE, *Notice sur les Manuscrits de Bernard Gui*, 1879, p. 288, n. 3 (*Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, t. XXVII, 2^e partie, 1879, p. 169-455) ; — Giuliano da SANGALLO : dessin exécuté entre 1494 et 1496, cf. DE ANGELIS D'OSSAT, *Un disegno di Giuliano da Sangallo relativo alle Terme di Cimella presso Nizza*, *Rivista di Studi Liguri*, 1942, I, p. 20-24 ; — Mgr. Agostino GIUSTINIANO, évêque de Nebbio : *Annali della Repubblica di Genova*, (1537), ch. I, Descrizione della Liguria, Gitta di Nizza, 3^e éd. Gênes, 1854, I, pp. 19 et 516 ; — Michel de l'Hospital, qui accompagna Marguerite de France à Nice en octobre 1559 (cf. Abbé C.A. REURE, *Le « Voyage à Nice » du Chancelier Michel de l'Hospital*, *Revue du Lyonnais*, janvier 1899) : *Michaelis Hospitalii Epistolarum seu Sermonum, Libri VI*, Paris, 1585, I, V, Ad. Jac. Fabrum ; — André DUCHESNE, *Les antiquités et recherches... des villes de France*, 1637, p. 874 ; — Pierre GIOFFREDO, *Nicaea civitas*, Turin, 1658 ; — Honoré BOUCHE, *La chorographie ou description de Provence*, Aix, 1664, I, p. 122 ; — Tobie SMOLLETT, *Lettres de Nice sur Nice*, 1764, trad. Pilatte, p. 41-42.

Sur les fouilles de 1791 : Lettre de Cristini, intendant du Comté, sur le résultat des fouilles (Vases, statues, médailles, ustensiles de cuisine), Archives municipales de Nice, A 218 ; — MILLIN, *Voyage dans les départements du Midi de la France*, 1807-1811, II, p. 544 et suiv. ; — *Magasin encyclopédique*, 1880, III, p. 159 ; — BERTELOTTI, *Viaggio nella Liguria Maritima*, 1834, I, p. 146-147 ; — MAGÈS DE CLAVEL, ms. de 1837, cité par le Dr. Baréty dans son *Inventaire des richesses archéologiques des couvents de Saint-Pons, de Cimiez et de Saint-Burthélémy*, Nice, 1909, p. 24.

De 1860 à 1880 environ, s'étend une période d'investigations et de travaux qui inaugure l'étude scientifique des ruines de *Cemenelum*. En 1862, F. Deycks attira l'attention du monde savant sur l'intérêt archéologique de ces ruines dont il publiait une très rapide description (1). En 1866, le Congrès archéologique de France, tenant sa XXXIII^e session à Nice, décida (2) de faire exécuter un relevé du site par un architecte local, F. Brun, qui, par son rapport et par les publications qui le suivirent, s'affirma bientôt comme le meilleur connaisseur des antiquités de Cimiez (3). C'est lui que le Comte Garin de Cocconato chargea bientôt de surveiller les fouilles qu'il faisait pratiquer depuis quelques années dans son parc (4) : elles mirent au jour plusieurs salles des thermes publics. Ces fouilles, qui semblent avoir duré jusque vers 1880, provoquèrent une certaine activité autour de Cimiez. C'est le moment où furent publiées toutes les inscriptions connues de Nice et de Cimiez (5) ; le tracé des deux aqueducs qui alimentaient la ville fut alors relevé par l'ingénieur Guebhard (6). La mort du comte Garin mit un terme malencontreux à cet essor : ses héritiers, en effet, importunés par la foule des visiteurs qu'attirait la fouille des thermes, suspendirent les travaux et firent remblayer les salles découvertes.

De 1880 environ à 1943, l'exploration de Cimiez subit un long temps d'arrêt. Les travaux de Brun avaient fait la preuve que le parc de la Villa Garin recouvrait une partie de la ville antique : ils restent la base de toute étude topographique du site, et nous sont d'autant plus précieux que nombre des vestiges dont ils nous ont conservé la trace ne sont plus visibles aujourd'hui. L'étendue du parc fut, en effet, restreinte par les héritiers du comte Garin, qui en vendirent plusieurs parcelles, aujourd'hui construites ; sur la butte de l'*oppidum* ligure notamment, la villa Bellanda a remplacé l'ancienne ferme du comte, où se trouvaient des vestiges antiques décrits par Brun. Ce qui restait du parc fut acquis par une Société immobilière qui, se proposant de lotir la propriété, la coupa en deux parties en faisant construire la route qui joint aujourd'hui la place des Arènes à

(1) F. DEYCKS, *Die Alterthümer von Nizza und Cimiez. Jahrbücher des Vereins von Alterthums Freunden im Rheinlande (Bonner Jahrbücher)*, XXXII, 1862, p. 18-36 ; exposé surtout historique.

(2) Congrès archéol. de France, XXXIII^e session, 1866, p. 418-420.

(3) F. BRUN, *Description des ruines de Cimiez*, *ibid.*, 1867, p. 483-476, *Recherches sur l'origine de Nice, Congrès scient. de France*, 1867, p. 22 et suiv. ; *Bulletin monumental*, 1870, p. 255-256 (notes sur les arènes et les tombeaux voisins) ; *Etude sur les sépultures antiques du III^e au VI^e siècles dans les Alpes Maritimes*, *Ann. Soc. Lettres, Sciences et Arts des Alpes-Maritimes*, 1875 ; *Nice et Cimiez*, *ibid.*, 1877, p. 154 et suiv. ; *Description des bains de Cemenelum*, *ibid.*, *Description des découvertes faites jusqu'à ce jour à l'emplacement de l'ancienne cité romaine de Cemenelum*, *ibid.*, 1881, p. 167-184 ; *Promenades d'un curieux dans les environs de Nice*, *ibid.*, 1899, p. 207 et suiv. ; *Nice historique*, 1898-99, p. 68 et suiv.

(4) Ces fouilles étaient commencées quand F. DEYCKS visita les lieux en 1861, *op. cit.*, p. 36.

(5) Cf. *supra*, p. 83, n. 1.

(6) René GUEBHARD, *Les aqueducs romains de Cemenelum (Cimiez)*, *Ann. Soc. L., Sc. et Arts des Alpes-Maritimes*, 1878, p. 181-185 — voir la carte dressée par P. Couissin d'après les relevés de Guebhard dans la *Carte Archéologique de la Gaule romaine*, fasc. I, 1931, p. 11, d'après laquelle nous avons reporté le tracé des deux aqueducs sur notre fig. 1.

la place du Monastère. Trois parcelles étaient déjà vendues et construites — les angles nord-ouest, nord-est, sud-est — lorsque la ville de Nice et l'Etat décidèrent d'unir leurs efforts pour sauver du morcellement un site dont le caractère pittoresque ne le cédait en rien à la valeur archéologique, et l'année 1943 a vu l'ouverture de la procédure d'expropriation, en même temps que la reprise des fouilles.

A la faveur de l'occupation de Nice par les troupes italiennes, M. Nino Lamboglia, directeur de l'*Istituto dei Studi Liguri*, depuis longtemps curieux des questions niçoises, avait pris sur lui de dégager à nouveau les thermes jadis fouillés par Brun : les circonstances ont mis fin à sa fouille après trois semaines de travail. Chargé sur la proposition de M. Jérôme Carcopino et de M. Charles Picard, par M. le Directeur général des Beaux-Arts et par la XV^e Commission du Centre National de la Recherche Scientifique, de prospecter le parc de la Villa Garin, je m'acquittai de ma mission du 20 août au 20 octobre 1943, après m'être mis d'accord sur place, sur les sondages à exécuter, avec M. Fernand Benoît, directeur de la X^e Circonscription archéologique (1).

III. — TOPOGRAPHIE DE LA VILLE.

L'étendue de la ville peut être approximativement délimitée grâce aux travaux de Brun et aux sondages récents, bien qu'on n'ait jamais relevé aucune trace de remparts (2).

La limite orientale est formée par la butte de l'*oppidum* ligure et par le ravin du Paillon (fig. 5). La butte est encore entourée sur ses côtés sud et nord d'un mur en pierre sèche de gros appareil irrégulier, que l'on considère traditionnellement comme pré-romain (fig. 4) : ce serait l'enceinte de *Cemenelum*, centre des *Ligures Vedianii* (3).

Que l'*oppidum* ait été occupé par les Romains, des vestiges de construction décrits par Brun, aujourd'hui invisibles, en sont la preuve (fig. 5, n^{os} 11, 14, 15) (4).

(1) J'exprime ici mes plus vifs remerciements à M. Robert Pougheon, Directeur de l'Académie de France, qui a grandement facilité l'accomplissement de ma mission en m'accueillant à la villa « Il Paradiso », si proche du champ de fouilles, — ainsi qu'à M. Jules Formigé, architecte en chef du gouvernement, qui a bien voulu mettre à ma disposition tous les renseignements dont il disposait concernant les antiquités de Cimiez. MM. Biasini, adjoint au maire de Nice, Février, architecte des monuments historiques et Magnan, entrepreneur, m'ont prêté en pleine crise de main d'œuvre un concours sans lequel je n'eusse rien pu faire.

(2) L'existence d'une porte au sud de l'*oppidum* (fig. 5, n^o 13) signalée par Baréty, *Nice historique*, 1910, p. 161, est très douteuse.

(3) BRUN, *Description des découvertes*, etc... *Ann. Soc. L. Sc. et Arts des Alpes-Maritimes*, 1881, p. 167-168, fig. 3-6.

(4) LAMBOGLIA, *op. cit.* p. 57, n. 1. N^o 11 « Quelques substructions composées de murs de très faible épaisseur, sans ciment, basses et fort irrégulières » (BRUN, *Promenades*, *Ann. Soc. L. Sc. et Arts des Alpes-Mari-*

Quant au versant du ravin, il était occupé par une importante nécropole, (n° 12) (1) ; la ville ne s'étendait donc pas, à l'est, plus bas que le plateau. Par contre, elle devait en occuper le bord puisque, au nord de l'*oppidum*, des restes

FIG. 4. Le mur d'enceinte ligure.

d'habitation privée sont signalés par Brun en bordure des jardins du monastère (n° 6) (2).

La limite nord doit être comprise dans la propriété Garin : en effet, immédiatement au dehors de celle-ci, dans le parc de la Villa Saint-Ange, on a trouvé jadis des sépultures (n° 4) (3). Un sondage que nous avons effectué en 1943 dans le champ d'oliviers (n° 5) a mis au jour des murs d'habitation privée et d'abondants débris de poteries d'usage courant. Ce quartier nord de la ville doit occuper toute

la moitié nord de la propriété, entre l'amphithéâtre et le monastère : les vestiges n° 6 lui appartenaient.

La limite ouest est moins précise. Il semble que l'amphithéâtre était placé

times, 1899, p. 247). N° 14 : ruines aujourd'hui inaccessibles sous la partie Sud de la Villa Bellanda qui a remplacé une ferme du comte Garin : « Deux niches sphériques symétriques disposées à droite et à gauche d'un massif de ruine » (BRUN, *Description*, *ibid.*, 1881, p. 182) et qui « étaient, selon toute probabilité, alimentées par la source de Falicon » (*ibid.*, 1899, p. 247 ; cf. XXXIV^e Congrès arch. de France, 1867, p. 474, HKL du plan et fig. 7). N° 15 : « Traces d'un édicule de 5 m. 30 de long sur 5 m. 15 de large », pavé de mosaïques, entouré de quatre colonnes dont les bases ont laissé des traces (BRUN, *Ann. Soc. L. Sc. et Arts des Alpes-Maritimes*, 1899, p. 247).

(1) LAMBOGLIA, *op. cit.*, p. 64, n. 5. N° 12 au lieu dit Albero (propriété Stevano), BRUN, *Cimetière antique de Saint-Pons*, *Ann. Soc. L. Sc. et Arts des Alpes-Maritimes*, 1885, p. 373 et suiv. ; dans les propriétés Fournier et Guilloteau, Baréty, *Nice historique*, 1908, p. 162.

(2) LAMBOGLIA, *op. cit.*, p. 61, n. 4. N° 6 : BRUN, *Promenades*, *Ann. Soc. L. Sc. et Arts des Alpes-Maritimes*, 1899, p. 245 : « Il y a 50 ans environ, on a découvert dans la propriété Garin, près de la rampe qui mène à la place du couvent, une pièce dépendant d'une riche habitation : c'était une cuisine dans laquelle on a trouvé des amphores, du blé, des lingots de plomb et de nombreux ustensiles de ménage. Ces objets ont été acquis par des étrangers. Des fouilles, faites en 1875 presque au même endroit, ont mis au jour des murailles encore revêtues de leur stuc peint en rouge et en vert ».

(3) LAMBOGLIA, *op. cit.*, p. 61, n. 1. N° 4 : BRUN, *Etude sur les sépultures, etc...*, *Ann. Soc. L. Sc. et Arts des Alpes-Maritimes*, 1875, p. 220.

Légende du plan
(vestiges actuellement visibles)

1. aqueduc souterrain venant de Mouraille
2. le même, passant sous l'amphithéâtre
3. amphithéâtre
4. tombes de la villa St-Ange (autrefois Ste-Anne), (p. 90, n. 3)
- 4 bis. tombes à l'ouest des Arènes (p. 92, n. 1)
- 4 ter. inscription funéraire retrouvée en 1944 (p. 129)
5. murs d'habitations privées (p. 95)
6. vestiges d'habitation privée (p. 90, n. 2)
- 6 bis. tête de femme en marbre découverte en 1940
7. monument rectangulaire faisant partie des thermes (p. 89 et suiv.)
8. partie dégagée des thermes
- 8 bis. vestiges d'un aqueduc et d'un hémicycle (p. 93, n. 3)
9. (en traits pleins) mur de monument public (p. 95)
- 9 bis. (en pointillé) bâtiment rectangulaire (p. 93, n. 2)
10. mur (p. 93, n. 1)
11. substructions grossières (p. 89, n. 4)
12. nécropoles (p. 90, n. 1)
13. restes de voie et de porte (?) (p. 89, n. 2)
14. nymphée (p. 89, n. 4)
15. édicule carré à mosaïque (*ibid.*)
16. monument à abside (p. 94, n. 1)
17. vestiges d'un aqueduc, d'un bassin, d'un temple (?) (p. 92, n. 4)
- 18-20. vestiges de bains privés et découverte de fragments architectoniques et céramiques nombreux (*ibid.*)
- 21-22. tombes (p. 92, n.5)

..... limites du terrain Garin de Cocconato
 --- rempart de l'oppidum pré-romain
 +++ tracé d'aqueduc souterrain
 ☼ tombes

FIG. 5. Topographie de la ville antique.

à proximité de la limite nord de la ville, mais à l'intérieur, et qu'il ait dû en marquer un angle si l'on en croit l'indication de Brun concernant la découverte de tombes à quelques mètres à l'ouest du monument (fig. 5, n° 4 *bis*) (1) : indication qu'a rendue depuis à jamais invérifiable le creusement du terrain au-dessous du niveau antique, dû à la prolongation du Boulevard de Cimiez. Nous ne croyons pas cependant que l'amphithéâtre ait occupé « l'angle nord-ouest » de la ville (2) : immédiatement au sud du monument, en effet, aucun vestige n'a jamais permis de situer la limite ouest de la cité ; en outre, l'existence de la Rue des Arènes qui, montant de Nice, aboutit à l'entrée sud de l'amphithéâtre, et qui passe pour perpétuer le tracé de la voie antique (3), nous fait penser que nous tenons là une des deux rues principales de la ville, et qu'il faut chercher le *forum* de part et d'autre de cette voie : si le cœur de la cité se trouvait là, sa limite occidentale doit être reportée à l'ouest de la Rue des Arènes, sur la pente qui descend vers le Boulevard de Cimiez.

La limite sud est non moins imprécise. Les n° 17 à 20 désignent les restes indéterminés d'édifices ou des découvertes d'objets portés jadis à la connaissance de Brun (4). Sur cette pente exposée au midi, la ville débordait donc l'actuelle limite de la propriété Garin : jusqu'où ? Nous ne pouvons le savoir. Les tombes (n° 21-22) (5) découvertes beaucoup plus au sud appartiennent sans doute à une nécropole qui s'étendait vers le nord, car il est peu vraisemblable que la ville ait dépassé vers le midi le resserrement de terrain qu'indique l'étranglement des courbes de niveau inférieures à la courbe des 90 mètres.

Quant au plan intérieur de la ville, il nous échappe encore. Une seule trace de voie a été relevée jusqu'à présent (n° 13), et elle appartient à la périphérie, sinon déjà à la banlieue de *Cemenelum* (6). De la position respective des thermes (n° 7-8), des habitations du quartier nord (n° 5) et des murs de monuments publics découverts à l'ouest des thermes (n° 9), on peut déduire que les rues de la ville devaient se couper à angle droit, et qu'elles étaient orientées nord-est-sud-ouest, nord-ouest-sud-est (7). Une remarque s'impose ici : ces orientations

(1) *Bulletin monumental*, 1870, p. 255-256 : découverte de huit tombeaux, dont quelques-uns accouplés, à quelques mètres à l'ouest des Arènes.

(2) *Contra* : LAMBOGLIA, *op. cit.*, p. 61.

(3) *Ibid.*, fig. 14, p. 53.

(4) LAMBOGLIA, *op. cit.*, p. 62, n. 4. N° 17 : dans la villa Félicie (qui comprenait la partie ouest de l'actuelle propriété Vivaldi), ruines d'un aqueduc, traces d'un bassin en marbre blanc (BRUN, *Ann. Soc. L. Sc. et Arts des Alpes-Maritimes*, 1899, p. 240), temple (?) (BARÉTY, *Nice historique*, 1908, p. 162). N° 18 à 20 : dans la propriété Vivaldi-Fournier : traces d'un hypocauste pour bains privés, fondations d'un édifice important, escalier en pierre de taille, ruines d'une écurie, nombreux fragments architectoniques et céramiques (BRUN, *Ann. Soc. L. Sc. et Arts des Alpes-Maritimes*, 1881, p. 172-173 ; 1899, p. 240, 243).

(5) Tombes dans les anciennes propriétés Camous (n° 21) et Ratti (n° 22), BRUN, *Ann. Soc. L. Sc. et Arts des Alpes Maritimes*, 1875, p. 218, 1881, p. 174.

(6) Cf. *supra*, p. 89, n. 2.

(7) Et non nord-sud, comme l'indique M. LAMBOGLIA, *op. cit.*, p. 60.

ne correspondent pas à celles des axes de l'amphithéâtre, dont le plus grand a une direction nord-sud comme la rue des Arènes qui le prolonge. Sans qu'on puisse l'affirmer (car les amphithéâtres sont placés parfois obliquement par rapport au plan général) il est donc possible que le plan de la ville ait subi, à un moment donné, une légère modification.

Il ressort de ce qui précède que la propriété Garin contient seulement une partie de la ville antique, dont le centre doit être cherché, au moins en partie, au-delà de sa limite occidentale, directement au Sud de l'amphithéâtre. Seule, cependant, cette propriété offre actuellement des possibilités de fouilles, avec la partie nord de l'*oppidum* ligure ; seule elle a fait l'objet d'une exploration déjà méthodique.

IV. — LES MONUMENTS DE LA VILLA GARIN : L'ÉTAT DES FOUILLES.

Parmi ces monuments, les uns, visibles au moment où Brun les a décrits, ne le sont plus aujourd'hui. D'autres, conservés au-dessus du sol, ont fait l'objet d'explorations récentes.

A) *Monuments aujourd'hui invisibles* (fig. 5).

N° 6 : nous avons signalé plus haut (p. 90, n. 2) ces vestiges d'habitation situés au nord de l'*oppidum* ligure, les seuls qu'on ait relevés à la limite orientale de la ville.

N° 10 : à l'est de la partie connue des thermes, Brun a remarqué « un mur de construction romaine actuellement recouvert de lierre » qui, parallèle au mur des thermes, lui semblait indiquer la direction d'une rue (1).

N° 9 (en pointillé) : Brun a relevé en cet endroit le plan d'une construction rectangulaire divisée en deux pièces mesurant, la première 13 m. 50 de long sur 9 m. de large (à l'ouest), la seconde 5 m. × 9 m., la première s'ouvrant au nord sur une crypte par une entrée de 1 m. 75 de large (2).

N° 8 *bis* : immédiatement au nord du *frigidarium* des thermes, Brun a noté l'existence d'un aqueduc très bien conservé, comprenant une branche vers l'ouest et une autre vers le sud, voûtée et large de 0 m. 57, ainsi que les traces d'un hémicycle comportant peut-être des marches en marbre blanc (3).

N° 16 : à une trentaine de mètres au sud du *frigidarium*, Brun a relevé le plan d'un monument découvert en 1896, mais dont la conservation n'a pu être

(1) BRUN, *Ann. Soc. L., Sc. et Arts des Alpes-Maritimes*, 1899, p. 245.

(2) BRUN, *Congrès arch. de France*, XXXIV^e session, 1867, B du plan fig. 1 et fig. 4.

(3) BRUN, *ibid.*, p. 463-476 et P du plan fig. 1.

assurée : il s'agissait d'une salle de 8 m. de large, comportant une abside où se trouvait une sorte de banquettes circulaires, et s'ouvrant au midi par un vestibule (1).

B) *Les aqueducs* (2).

Deux aqueducs amenaient à *Cemenelum* l'eau des hauteurs qui la dominent au nord. De l'un, il ne reste plus aucune trace dans la propriété Garin, de l'autre un tronçon est conservé sous la partie sud de l'amphithéâtre (fig. 1).

a) Aqueduc de Falicon : Son tracé, retrouvé dans le vallon de Lombardi, est entièrement hypothétique aux abords de Cimiez. La conduite est de dimensions modestes (0 m. 28 de large). La pente, très faible, devait lui permettre d'alimenter les hauteurs de l'*oppidum* où se trouvait la ville primitive.

b) Aqueduc de Mouraille (nos 1, 2) : plus important, long de 6 km., il a une pente de 14 %. Nous en avons dégagé, en 1943, un tronçon qui passe sous l'entrée sud de l'amphithéâtre, protégé par des larges pierres de taille (fig. 17) (3) : le sondage a révélé l'épaisseur des parois (0 m. 35), la hauteur (1 m. 20) et la largeur (0 m. 60) de la conduite (ces deux mesures coïncident approximativement avec celles que donne Guebard : 0 m. 80 — 1 m. 10, et 0 m. 60). Les parois verticales sont recouvertes dans leur moitié inférieure d'un dépôt calcaire convexe, épais de 0 m. 13.

Brun a signalé le tracé d'une conduite coupant la propriété Garin d'ouest en est, entre l'entrée sud de l'amphithéâtre et l'église de Cimiez (4) : son existence et sa destination restent à vérifier.

Il semble, si l'on compare le mode de construction des deux aqueducs, que le second soit plus récent que le premier, et qu'il ait été construit pour desservir la ville lorsque, descendue de la butte sur le plateau, elle commença à se développer vers l'ouest. L'un des deux, sans doute le plus ancien, fut restauré dans le cours du III^e siècle, par les soins de *M. Aurelius Masculus* (5).

C. — *Les sondages de 1943 : le quartier nord, le monument à l'ouest des thermes.*

Trois sondages effectués dans les parties nord, ouest et sud de la propriété nous ont permis de préciser les points suivants :

(1) BRUN, *Ann. Soc. L. Sc. et Arts des Alpes-Maritimes*, 1899, p. 239.

(2) Cf. *supra*, p. 88, n. 6 et J. FORMIGÉ, *Cimiez, monuments romains*, *Cong. arch. de France*, XLV^e session, 1932, p. 328-329.

(3) BRUN, *ibid.*, XXXIV^e session, 1867, p. 466, avait déjà signalé ce tronçon ; Guebard mit en doute son existence ; M. J. Formigé l'a fait figurer sur son plan des arènes, *op. cit.*, p. 324, avec la suscription « égout romain » ; M. LAMBOGLIA, *Liguria Romana*, p. 56, n. 1, ne se prononce pas.

(4) BRUN, *Cong. arch. de France*, XXXIV^e session, 1867, p. 463-476, plan ; *Ann. Soc. L. Sc. et Arts des Alpes-Maritimes*, 1881, p. 173 ; *Ibid.*, 1899, p. 246.

(5) *C.I.L.*, V, 7882.

N° 5 : dans le champ d'oliviers qui s'étend dans la partie Nord du parc, nous avons mis au jour, en août 1943, à moins d'un mètre en dessous du sol actuel, une série de murs de dimensions modestes (largeur 0 m. 45), orientés NE-SO et NO-SE. Le niveau de destruction, remarquable par l'abondance des débris de céramique vulgaire et des tuileaux qu'il contient, est à 1 m. 30 du sol actuel. Il s'agit d'habitations privées, à en juger par la faible dimension des pièces que suggère l'attache des divers murs, et la nature de la céramique. Ces habitations, jointes à celles découvertes par Brun à l'est (n° 6) (1), appartiennent au quartier nord de la ville.

N° 9 (en traits pleins) : à l'ouest des thermes et au niveau de leur mur sud, nous avons dégagé deux murs conservés sur 1 m. 80 de haut (fig. 6 et 7). Le plus méridional a l'épaisseur du mur sud des thermes (0 m. 90) et présente le même appareil à chaînage de briques distants d'un mètre environ. Ce mur est situé approximativement dans le prolongement du mur sud des thermes ; s'il ne leur appartient pas, il fait en tout cas partie, étant donné ses dimensions, d'un monument public. Son extrémité est présente l'amorce d'un retour vers le sud. Le mur nord, moins épais, n'est pas parallèle au précédent et doit être d'une

Fig. 6. Sondage n° 9 (1943).

époque différente, ainsi que le monument rectangulaire que Brun a relevé à quelques mètres au sud (2). Le niveau de destruction, qui n'a livré que des tuiles plates et des fragments de plaques de marbre, est à près de 3 mètres du sol actuel. La différence de niveau avec le sondage précédent tient au fait que toute la moitié sud de la propriété, ainsi que les parties qui encadrent à l'ouest et à l'est

(1) Cf. *supra*, p. 90.

(2) Cf. *supra*, p. 93, n° 9 (en pointillé).

le champ d'oliviers de la moitié nord, ont été remblayées artificiellement lors de la création du parc, condition favorable à la conservation des vestiges.

Fig. 7. Plan du sondage n° 9.

Un sondage effectué à la lisière sud de la propriété, à l'angle sud-ouest de la grande allée, dans laquelle sont situés les murs découverts par le sondage précédent, n'a révélé que la terre vierge jusqu'à 2 m. 70 de profondeur.

D. — Les thermes.

Brun a mis au jour et publié avec tous les détails désirables six salles appartenant à des thermes publics et situées dans la partie sud-est de la propriété (1). De ces six salles, quatre furent identifiées par lui : le *frigidarium* avec sa piscine, le *sudatorium*, le *tepidarium*, le *caldarium*. Comblées sur l'ordre des héritiers du comte Garin, ces salles ont été en partie remises au jour en 1943 par M. Lamboglia : notre fig. 8 combine les plans de la fouille ancienne et des récents travaux. Le *frigidarium* (fig. 9), large de 8 m. 80 et long de 12 m. 35 (17 m. 50 avec la piscine), s'ouvre à l'est par deux issues (et non quatre, comme l'avait cru Brun) : les thermes s'étendent donc à l'est de la fouille. Il est traversé du nord au sud par un grand égout, dont une ramification oblique va chercher, vers l'ouest, les eaux du *tepidarium*. La salle était pavée de grandes plaques de marbre vert et blanc, les murs revêtus de marbre vert ; on remarque la trace de deux piédestaux

(1) Fig. 5, n° 8. Sur les thermes, F. DEYCKS, *op. cit.*, p. 32 ; BRUN, *Ann. Soc. L. Sc. et Arts des Alpes-Maritimes*, 1865, p. 228 ; *Cong. arch. de France*, XXXIV^e session, 1867, p. 463 et suiv. ; *Description des Bains de Cemenelum*, *Ann. Soc. L. Sc. et Arts des Alpes-Maritimes*, 1877, p. 165 et suiv. ; *ibid.*, 1881, p. 165-182 ; *ibid.*, 1899, p. 212, 227-238 ; J. FORMIGÉ, *op. cit.*, 1932, p. 322-323 ; LAMBOGLIA, *op. cit.*, p. 57-60.

Nous remercions M. Nino Lamboglia de nous avoir communiqué, à toutes fins utiles, le plan et une brève description de sa fouille dont les produits (un fragment d'inscription et des débris de céramique) ont été déposés au Musée Masséna.

FIG. 8. Les Thermes (plan de Brun, *Ann. Soc. Lettres, Sc. et Arts des Alp.* Mar. 1881, fig. 17, corrigé d'après les fouilles de 1943).

FIG. 9. Les Thermes : le *frigidarium*, vu de l'ouest.

carrés au niveau du sol. Le *sudatorium* est une pièce carrée de 5 m. 30 de côté. L'hypocauste est constitué par des piles de briques rondes de 0 m. 20 de diamètre, épaisses de 0 m. 05, piles dont la hauteur est d'environ 0 m. 75 (fig. 10). Ce *sudatorium* communique d'une part avec le *frigidarium*, d'autre part avec une sorte

Fig. 10. Les Thermes : le *sudatorium*, vu du sud.

de couloir où l'on trouve les traces d'un foyer qui devait chauffer les trois salles chaudes voisines ; vers le nord, ce couloir n'est pas fermé, les thermes s'étendaient donc davantage dans cette direction. Le *tepidarium* (12 m. 35 × 5 m. 30) est encore en grande partie comblé ; d'après Brun, il est construit sur hypocauste, ainsi que le *caldarium* (7 m. 85 × 12 m. 35) non remis au jour, dont l'extrémité nord est occupée, d'après Brun, par deux piscines larges de 1 m. 40 et longues, l'une de 2 m. 69, l'autre

de 3 m. 71. Des deux salles suivantes, Brun avait seulement reconnu le plan, en partie : on ne sait si les thermes s'étendaient plus loin vers l'ouest.

Un dessin exécuté à Cimiez par Sangallo à la fin du x^ve siècle a été rapporté aux thermes en vertu des ressemblances qu'il présente avec les salles mises au jour par Brun (1) (fig. 11). Il est de fait que les proportions respectives des trois salles de droite coïncident approximativement sur l'un et l'autre plan (2) et

(1) Cf. *supra*, p. 87, n. 1.

(2)

	SANGALLO		BRUN
	en brasses florentines de 0 m. 158366	en mètres	en mètres
<i>Frigidarium</i>	long. 30	17,5098	17,70
	larg. 15	8,7549	8,70
<i>Caldarium</i>	larg. 13 2/3	7,97	7,85
<i>Sudatorium</i>	larg. long. 7 1/2	4,37744	5,30

que l'on peut attribuer à l'élévation, aujourd'hui détruite, les niches rondes et rectangulaires dessinées par l'architecte florentin. Mais, outre la répétition, par ce dernier, d'une salle identique au *frigidarium* et symétrique par rapport à lui, à la place des deux salles de moindres dimensions relevées par Brun, outre la profondeur inégale du *caldarium*, bien des détails indiqués sur le plan ancien ne correspondent pas à la réalité révélée par la fouille : en particulier, les ouvertures des salles, qui ne coïncident qu'entre le *frigidarium* et le *tepidarium*. Si donc le dessin de Sangallo représente bien les salles que nous connaissons, il n'en est qu'une interprétation faussée par le souci de la symétrie, et saurait nous apprendre seulement que les thermes, arasés et remblayés au cours des siècles suivants, étaient assez bien conservés encore à la Renaissance pour que leur plan tentât le crayon d'un architecte. En 1559, ils étaient encore visibles, puisque Michel de l'Hospital les compta au nombre des ruines antiques qui ornaient alors Cimiez, ainsi que des aqueducs et un « petit théâtre », où il faut voir l'amphithéâtre (1).

Les quatre salles fouillées par Brun et en partie dégagées à nouveau en 1943 forment seulement une partie des thermes, qui s'étendaient à l'est et au nord. Or, à environ 40 m. au nord de l'ensemble actuellement visible, s'élève, à 8 m. au-dessus du sol actuel, la ruine d'un bâtiment rectangulaire (fig. 5, n° 7) que l'on a longtemps désigné par erreur sous le nom de « temple d'Apollon », et où l'on s'accorde aujourd'hui à voir une partie des thermes (fig. 12). Le bâtiment, transformé depuis longtemps en ferme, doit à cette occupation et aux consolidations successives qu'elle a exigées son bon état de conservation. De plan rectangulaire, il mesure 19 m. 30 du nord au sud, 21 m. d'ouest en est (à l'intérieur, 16 m. 10 × 9 m. 75 (fig. 13). Le mur nord, en partie refait, ne devait pas comporter d'ou-

Fig. 11. Dessin de Sangallo (xv^e siècle).

(1) *Cemelum locus est plane desertus, in illo Cernis adhuc non pauca tamen vestigia magnae Urbis, aqueductus, thermas, parvumque theatrum...* (cf. *supra*, p. 87, n. 1).

verture dans l'antiquité. *Le mur est* (fig. 14, dessin de Brun) est divisé en trois baies voûtées, aujourd'hui à moitié enterrées : celle du centre, qui n'a jamais constitué une ouverture, est de nature décorative, les deux autres, primitivement ouvertes, ont été bouchées après coup. *Le mur ouest* (fig. 12) présente, à l'angle

FIG. 12. Les murs sud (à droite) et le mur ouest (à gauche) du monument rectangulaire improprement dit « Temple d'Appollon ».

nord, un arrachement qui prouve que l'édifice s'étendait primitivement vers l'ouest ; à l'extrémité sud s'ouvre un passage voûté, aujourd'hui obturé. Sur le mur, à 4 m. au-dessus du sol actuel, se voient encore les restes d'une conduite en maçonnerie, et à un mètre au-dessous d'elle, sont ménagées dans le mur une série de niches rectangulaires, qui se répètent sur la face intérieure du mur. *Le côté sud* (fig. 12 et 15) a fait l'objet d'un sondage effectué en 1942 par M. Lebel, architecte des Monuments Historiques. Il se compose d'une abside de forme exceptionnellement plate, dont seuls subsistent au-dessus du sol actuel les arrachements à droite et à gauche, mais dont le mur plein est conservé dans le sous-sol. Au-dessus du sol actuel, cette abside, aujourd'hui bouchée, était percée de voûtes qui, d'après les dimensions, devaient être au nombre de deux, disposition peu habituelle. A droite et à gauche se voient, à quatre mètres du sol, les ouvertures,

protégées chacune par une épaisse dalle, de deux conduites. Au niveau du sol actuel, le sondage a révélé trois consoles moulurées (fig. 15) : si elles portaient des colonnes, il faudrait en conclure que les arcades de l'abside étaient aveugles, comme l'arcade centrale du mur est. En profondeur, le sol du rez-de-chaussée a été atteint à 3 mètres du sol actuel, reposant sur une canalisation ; le mur, depuis longtemps enterré, a gardé son enduit de ciment, et des murs postérieurs s'en détachent, l'un vers l'ouest et l'autre, obliquement, vers le sud-ouest.

Les conduites remarquées sur les faces ouest et sud suggèrent que ce bâtiment avait un caractère hydraulique, et qu'il faisait partie des thermes. Faut-il être plus précis et dire, avec M. Lamboglia, que l'aqueduc de Mouraille devait aboutir à ce monument destiné à alimenter les thermes ? La reprise des fouilles permettra sans doute de donner rapidement une solution à cette question. L'alignement du mur est sur celui du *frigidarium*, l'identité des modes de construction et des niveaux du sol antique dans les deux monuments, le nombre des salles — palestra, vestiaires, etc... — qui normalement devaient remplir l'intervalle qui les sépare, sont de forts arguments en faveur de l'appartenance aux thermes du monument rectangulaire. Il importe de remarquer, cependant, que les dimensions des salles connues sont très faibles par rapport à un ensemble qui mesurerait, du nord au sud, plus de 75 mètres.

Peut-on dater les thermes ? Le mode de construction comporte des parements de petit appareil avec chaînage de trois rangs de briques tous les mètres environ : les joints de ciment ont partout disparu, mais, à en juger par les intervalles qui séparent les pierres, ils devaient être plutôt épais. Il est difficile de dater ce mode de construction, qui, toutefois, ne saurait être antérieur au ^{II}e siècle. Les rangs de briques sont moins rapprochés que dans les monuments cons-

FIG. 13. Plan du monument rectangulaire.
(Les deux traits verticaux au milieu du mur Nord sont une addition fautive).

FIG. 14. Le mur est de l'édifice dit « Temple d'Apollon », d'après Brun, A.S.A.M., 1881, fig. 20.

FIG. 15. Consoles du mur sud.

tantiniens (1). Deux inscriptions en l'honneur de Septime-Sévère et de Caracalla ont été trouvées par Brun, remployées dans le revêtement des piscines du *caldarium*: les thermes sont donc postérieurs à 217; mais le mode de construction ne permet pas de descendre au delà de la fin du III^e siècle (2). La tranchée du couloir voisin du *sudatorium* permet de constater que la couche supérieure de destruction est composée de terre carbonisée: il semble donc que les thermes ont été détruits par un incendie, dont a été préservé le soi-disant « temple d'Apollon ».

V. — L'AMPHITHÉÂTRE D'APRÈS LES FOUILLES DE 1943.

Le plus connu des monuments de Cimiez, c'est son amphithéâtre, dont la petitesse retient d'abord l'attention (fig. 3). Il n'a pourtant fait l'objet jusqu'à présent que de très brèves études: l'une, due à Brun, est fondée sur un plan insuffisant, l'autre, due à M. J. Formigé, est précise, mais n'excède pas la limite imposée à une note destinée à un Congrès archéologique (3). Afin d'asseoir sur des bases solides notre connaissance de ce monument, nous y avons pratiqué en 1943 une série de déblaiements et de sondages qui nous permettent d'en publier ici les aspects essentiels.

L'amphithéâtre qui, tout en faisant partie du terrain Garin, est accessible au public, est situé, nous l'avons vu (p. 92), à proximité de la limite nord de la ville antique. Il est fondé sur une légère éminence rocheuse qui a rendu inutile dans la partie nord-nord-est la construction de fondations (fig. 16): condition toujours favorable, on le sait, à la solidité de l'édifice. Contrairement à un usage fréquent, suivant lequel on plantait les amphithéâtres soit en terrain plat, soit dans une dépression dont un flanc leur prêtait souvent appui, celui-ci était donc situé de façon à dominer un peu la ville (4), qui s'étalait à ses pieds en pente légère vers le midi. De nos jours, la construction de la route qui contourne l'hémicycle

(1) L'espacement des rangs de briques, arases destinées à assurer la cohérence du parement et du blocage et à rétablir l'horizontalité compromise au cours de la construction par le tassement inégal de la partie récemment élevée, semble avoir diminué avec le temps. Au I^{er} siècle, ces arases sont employées exceptionnellement, dans les parties les plus délicates de la construction; nous en avons vu à l'amphithéâtre de Fréjus (aux pieds-droits des voûtes), au grand théâtre de Lyon (dans les substructions de la *cavea*, aux pieds-droits des voûtes « formés de pierres coupées par trois assises de deux briques ou tuiles », P. WUILLEUMIER, *Théâtre romain de Fourvière*, XLVIII^e Congrès archéol. de France (Lyon, 1935), Paris, 1937, p. 9-49 = *Théâtres et amphithéâtres romains de Lyon*, *Annales Ec. Htes Et. de Gand*, I, 1937, *Etudes d'arch. romaine*, p. 128-158, pl. I-VIII, cf. p. 149, n. 1).

(2) Une monnaie en bronze de Philippe l'Arabe a été trouvée par M. LAMBOGLIA dans l'hypocauste du *sudatorium*: on sait avec quelle prudence ce genre d'indice doit être utilisé.

(3) Sur l'amphithéâtre, cf. A. de CAUMONT, *Cours d'antiquités monumentales*, 3^e partie, p. 494, *Ere gallo-romaine*, p. 356; BRUN, *Congrès arch. de France*, XXXIV^e session, 1867, p. 463-476 (plan); J. FORMIGÉ, *ibid*, XLV^e session, 1932, p. 323-327 (plan et coupes). Publications secondaires citées par P. COUSSIN, *Carte arch. de la Gaule romaine*, fasc. I, 1931, p. 10.

(4) On connaît un autre exemple d'amphithéâtre occupant une position dominante, à *Albingaunum* (Albenga), LAMBOGLIA, *Liguria Romana*, p. 142.

ouest du monument a provoqué le creusement du terrain au-dessous du niveau antique, et les fondations apparaissent dans la partie sud sur plus d'un mètre de haut.

La figure 3 nous dispense de décrire en détail l'état de conservation du monument : les voûtes des deux entrées, ainsi que certaines parties du mur de l'arène et du mur interne, ont été refaites il y a une vingtaine d'années. Dans la partie

FIG. 16. L'Amphithéâtre. La partie nord-est, vue de l'extérieur.

sud-est enclose dans le parc de la Villa Garin, la construction semble arasée au niveau du sol actuel, mais les fondations ne sont pas déblayées et la terre qui les recouvre est plantée d'arbres.

L'édifice a, selon l'usage, la forme d'une ellipse à foyers conjugués, dont le grand axe mesure 67 m. 20 et le petit 56 mètres (fig. 17). L'arène mesure 46 m. sur 34 m. 80 : son sol est actuellement, au sud, au niveau du sol antique, au ras des fondations du mur qui la limite ; au nord, il dépasse ces fondations d'une trentaine de centimètres. Un sondage effectué en 1943 au croisement des deux axes a établi que l'arène ne comportait pas de fosse. La partie construite a la forme d'un anneau ellipsoïdal large de 10 m. 60 à 10 m. 70, brisé aux deux bouts du grand axe, où l'arène communique avec l'extérieur par deux entrées voûtées larges de 4 mètres. Cet anneau est composé de trois murs concentriques : *mur d'enceinte*, *mur de l'arène*, et *mur interne* qui délimite deux anneaux secondaires, *l'anneau intérieur* et *l'anneau extérieur* (coupe fig. 18). Le premier, large de 4 m. 50, est constitué par le mur de l'arène et le mur interne, respectivement épais de

FIG. 17. Plan de l'amphithéâtre.

P. M. D.

0 m. 60 et 0 m. 75, qui délimitent un espace large de 3 m. 15. Le second, large de 6 m. 10, est formé par le mur d'enceinte, épais de 1 m. à 1 m. 20, et par la série de murs de refend qui le réunissent au mur interne. L'anneau intérieur comportait des gradins, dont le premier en partant du bas est conservé en partie

FIG. 18. Coupe en a, b, du plan.

avec son marchepied dans l'hémicycle ouest ; aux deux bouts du petit axe, deux chambres carrées A et B s'ouvrent sur l'arène. Une demi-douzaine de vomitoires (V 1 à V 6) précédés de murs de refend formant couloir unissent l'anneau intérieur à l'anneau extérieur. Ce dernier était composé d'une série de voûtes reposant sur les murs de refend et qui, s'évasant toutes vers le haut, portaient une volée de neuf gradins dont deux parties importantes sont conservées de part et d'autre de l'entrée nord. Ainsi, le plan du monument le montre composé de deux parties : un *podium* et un *maenianum*.

1° L'anneau extérieur ou *maenianum* a une composition simple ; les murs de refend, épais de 1 m. 10, sont au nombre de 19 dans l'hémicycle ouest, sans compter les massifs qui composent les côtés des deux entrées, et qui sont constitués par trois murs de refend accolés. Ils étaient probablement en nombre égal dans l'hémicycle est. Les voûtes qu'ils supportent, qui s'évasent toutes vers l'extérieur et vers le haut, ont la forme de demi-cônes tronqués reposant sur les murs de refend : la base de ces demi-cônes varie donc en longueur avec l'écart des murs de refend qui, de 2 m. 80 (du côté de l'arène) et 3 m. 20 (à l'extérieur) en moyenne dans la partie médiane de l'hémicycle ouest, est moindre dans l'hémicycle est, et varie fortement aux abords des entrées. La hauteur des voûtes conservées est de 2 m. 60 du côté de l'arène et de 4 m. 40 du côté extérieur. Sauf près des entrées, les murs de refend qui les supportent sont percés d'arcades hautes de 1 m. 85 et larges de 1 m. 75, dont la suite forme un promenoir situé au niveau du seuil des vomitoires. Ce promenoir était destiné à donner accès aux vomitoires, car sa longueur excède celle de l'écart compris entre deux vomitoires extrêmes.

De chaque côté des entrées (sauf à l'ouest de l'entrée nord) les murs de refend sont pleins et déterminent des chambres séparées. A l'est de l'entrée nord, ces chambres sont au nombre de cinq : les deux premières sont fermées du côté de la rue (fig. 17), les trois suivantes ouvertes par de grandes arcades analogues à celles qui donnaient accès, tout autour du monument, aux promenoirs dont nous avons parlé. La première des deux salles fermées, ne présentant aucune ouverture, ne pouvait être utilisée d'aucune façon, la seconde, au contraire, s'ouvre sur la salle suivante par une porte à arcade, et prend jour sur l'extérieur par une lucarne également à arcade percée dans la partie supérieure du mur d'enceinte : ces dispositions nous font voir dans cette salle une prison où l'on devait enfermer les condamnés destinés aux jeux. Quant aux salles suivantes, elles donnaient de plain-pied sur la rue, formée en cet endroit par le rocher, qui a rendu inutile la construction de fondations. A l'autre extrémité de l'amphithéâtre, à l'ouest de l'entrée sud, se voient trois salles, les deux premières exiguës, la troisième large de 3 mètres ; elles étaient fermées de tous côtés, si l'on en juge par le reste de mur qui clôt la deuxième et la troisième du côté de la rue : le fait que le niveau de la rue était plus bas en cet endroit que celui du promenoir, explique qu'on ait renoncé à utiliser ces salles, qui ne pouvaient communiquer de plain-pied avec l'extérieur. A l'est de l'entrée sud enfin, une salle au moins correspondait à celles-ci.

Les gradins du *maenianum*, comme on en peut juger par leur partie conservée de part et d'autre de l'entrée nord, étaient au nombre de neuf, larges de

0 m. 60 et hauts de 0 m. 45 (fig. 19). Il n'y a pas de traces d'escaliers divisant ce *maenianum* en *cunei*. Le gradin supérieur se confond avec la paroi supérieure du mur d'enceinte qui, avec le parapet qu'il faut lui restituer du côté de la rue, devait former promenoir et permettre de manœuvrer, selon l'usage, le *velum* qui

Fig. 19. Les gradins du *maenianum*.

préservait les spectateurs d'un soleil trop ardent : les corbeaux en pierre de taille qui soutenaient les mâts portant ce *velum* se voient encore à l'extérieur, plantés dans la façade du mur d'enceinte (fig. 20). Il en reste cinq paires, espacées de 4 mètres en 4 mètres, à l'est de l'entrée, et un corbeau supérieur, à l'ouest. Le corbeau supérieur était percé d'un trou de 0 m. 20 de diamètre, l'inférieur d'un

évidemment carré creusé dans sa face supérieure : c'est le système courant que l'on peut voir, par exemple, aux Arènes de Nîmes (1).

L'accès aux promenoirs depuis la rue ne pouvait se faire de plain-pied, car le socle du mur d'enceinte du côté de la rue est tantôt appareillé comme le reste du monument, sur une hauteur supérieure à 1 m. 50, tantôt constitué par une maçonnerie sans parement, semblable à celle des fondations, mais qui n'atteint jamais le niveau du promenoir (fig. 3). Il semble donc que le sol de la rue antique ait été inégal, contrairement au sol actuel, et qu'il ait dépassé celui-ci presque tout autour de l'hémicycle ouest : il faut supposer l'existence d'escaliers en bois, plus ou moins hauts suivant le niveau de la rue.

Fig. 20. Corbeaux destinés à porter le mât du *maenianum* (d'après M. Formigé).

2° L'anneau intérieur, ou *podium*, est moins bien conservé et plus difficile à reconstituer. Les murs de refend sont rares : il s'en trouve aux deux entrées, qu'ils limitent en prolongeant ceux de l'anneau extérieur, mais sans être triplés comme ces derniers ; puis, de chaque côté de l'entrée sud, on en trouve un à l'est et trois à l'ouest (fig. 21) que nous avons dégagés en 1943. Enfin, un au sud de la salle A. Il faut y ajouter, il est vrai,

(1) E. ESPÉRANDIEU, *L'Amphithéâtre de Nîmes*, H. Laurens, 1933, fig. p. 16.

ceux qui font face aux vomitoires, et ceux qui délimitent les salles A et B (au fond de ces deux salles et des couloirs d'accès des vomitoires, un petit mur double le mur interne). Les murs de refend épais de 0 m. 60 à 0 m. 75, sont parfois construits indépendamment du mur de l'arène ou du mur interne, mais cela est exceptionnel (1) ; en face de V2 et de V3, ils n'atteignent pas le mur de l'arène, s'arrêtant au ras du marchepied du premier gradin.

Nous avons découvert et dégagé en 1943 la salle B, qui, murée du côté de l'arène à l'époque moderne, s'est mieux conservée que A, depuis longtemps à l'air (fig. 22 et 23). Les deux salles ont des dimensions semblables ; leurs voûtes qui sont éventrées en leur milieu s'arrêtaient,

FIG. 21. Murs de refend de l'anneau intérieur à l'ouest de l'entrée sud (sondages de 1943) ; le troisième a gardé ses joints de mortier.

FIG. 22-23. Plans des salles A et B.

(1) Aux salles A et B, et à l'ouest de l'entrée sud.

d'une part au bord extérieur du mur de l'arène, d'autre part, au bord intérieur du petit mur qui double, au fond de chaque salle, le mur interne. A moitié détruit en A ainsi que le mur interne lui-même, ce petit mur est complet en B (fig. 24) : il comporte, dans sa partie sud, deux gradins exigus parallèles au mur

FIG. 24. La salle B. petite chambre voûtée donnant sur la piste à l'extrémité est du petit axe.

interne, et deux gradins normaux qui lui sont perpendiculaires et forment avec les premiers comme un escalier tournant à angle droit vers le nord, ouvrant un passage mal commode entre la petite salle, dont la voûte ne le recouvre pas, et le niveau inférieur des gradins du *podium*. Du côté de l'arène, les deux salles étaient fermées par une porte plus étroite qu'elles, comme on peut le déduire, malgré la destruction des chambranles, du seuil de pierre mis au jour en B : il est formé par une forte pierre de taille longue

de 1 m. 15 et large de 0 m. 60, portant selon l'usage le logement circulaire du gond, la rainure de placement de la porte, la butée extérieure indiquant que la porte s'ouvrait vers l'intérieur de la salle, et un encastrement carré destiné probablement à recevoir un piquet de fermeture. Quelle était la destination de ces deux petites salles ? Elles devaient donner l'accès, par leurs escaliers, aux deux loges qui occupaient sans doute, selon l'usage, les deux extrémités du petit axe ; elles pouvaient également servir de chambres de piste.

Des gradins du podium, seul subsiste celui du bas avec son marchepied dans l'hémicycle ouest (fig. 18). La face supérieure du marchepied se trouve à 2 m. 80 au-dessus du talon du mur de l'arène, talon qui marque le niveau antique du sol de l'arène ; le mur de l'arène, conservé sur 1 m. 85 de haut, devait donc s'élever au moins à 2 m. 75, afin de protéger les spectateurs assis sur le premier

gradin. L'espace conservé entre l'arête de celui-ci et le mur interne est de 2 m. 20, ce qui permet de restituer au maximum trois autres gradins, hauts de 0 m. 45 comme le premier, et un peu moins profonds que ceux du *maenianum* (0 m. 55 au lieu de 0 m. 60). Rien n'indique cependant que ces gradins supplémentaires en maçonnerie aient existé : non seulement le mur interne ne présente aucune trace d'arrachement indiquant que le massif constitué par ces quatre gradins se soit appuyé sur lui, mais le bloc formé par le premier gradin et son marchepied reposant sans fondations sur la terre, s'arrête aujourd'hui *partout* à 1 m. 10 du mur interne.

Comme il est inadmissible que le podium n'ait possédé qu'un seul gradin, on peut supposer qu'au-dessus de ce gradin de pierre devaient s'élever trois gradins de bois, et que le gradin de pierre que nous voyons actuellement conservé a pu remplacer un gradin primitif construit lui-même en bois.

Que les gradins supérieurs du *podium* fussent en maçonnerie ou en bois, il importe de constater que, du dernier d'entre eux, il était impossible d'accéder directement au *maenianum* : la coupe fig. 18 montre, d'une part qu'entre ce dernier gradin du *podium* et la base du premier gradin du *maenianum*, s'élevait un écart de 0 m. 90 qui interdisait l'escalade, et d'autre part que le *podium* est trop étroit pour que des escaliers (dont on ne trouve d'ailleurs aucune trace, ni dans la partie conservée du gradin inférieur, ni dans le mur interne) aient pu se développer de manière à desservir le *maenianum*. Force nous est donc d'admettre que l'on montait aux gradins supérieurs par des escaliers en bois, appliqués soit à l'extérieur du monument, le long du mur d'enceinte, par exemple aux parties pleines situées de part et d'autre des entrées, soit à l'intérieur, le long du mur interne, par exemple de part et d'autre ou d'un seul côté des vomitoires.

Telle est la première difficulté que présente l'économie générale du monument quand on essaie de lui rendre la vie. Mais la circulation du public, qui nous l'a fait soulever, pose un autre problème, non moins ardu, celui de l'accès du public, par les vomitoires, du promenoir extérieur au *podium*. Les vomitoires, larges de 1 m. 20, s'ouvraient dans le mur interne et du niveau du promenoir on montait par une marche, pratiquée dans l'épaisseur du mur (du moins en V1 où nous l'avons retrouvé) au niveau du *podium*. La disposition des vomitoires est irrégulière, et nous avons vu que celle des arcades du promenoir avait pour but d'en ménager l'accès : dans l'hémicycle ouest, la première arcade au sud se trouve au deuxième rayon avant V1 ; la dernière, au nord, au premier rayon après V3 ; dans l'intervalle il faut restituer la série continue d'arcades que l'on constate en partie dans l'hémicycle est, où les arcades commencent seulement, au nord, au premier rayon avant le vomitoire V4 (que l'affleurement du rocher dans le

podium interdisait de placer plus au nord, où l'on n'aurait pu creuser son couloir d'accès). Cependant, s'il est clair que la distribution des arcades dépend directement, dans son irrégularité, de celle des vomitoires, il n'est que de considérer mieux ces derniers pour s'apercevoir que deux d'entre eux ont été rendus inutilisables, dans des conditions d'ailleurs différentes qui grèvent l'économie du monument d'une lourde anomalie : l'ouverture de V6 est soigneusement aveuglée avec de la maçonnerie appareillée et, si l'on restitue dans son élévation le mur du refend de l'anneau extérieur, dont nous avons dégagé la base qui subsiste seule bien au-dessous du niveau du vomitoire, on constate que ce mur porteur de voûte était situé de telle façon en face de V6 qu'il ne pouvait manquer d'en obstruer à moitié l'ouverture ; c'est évidemment ce défaut de plan qui a entraîné la condamnation du vomitoire. V3, lui, a été préservé du même accident, mais de justesse : il a fallu que le mur de refend voisin, qui, s'il avait été placé au milieu des deux murs qui l'encadrent, serait tombé précisément en face du vomitoire, fût décalé vers le sud, et son élévation construite légèrement de biais sur son socle, de façon à laisser entièrement libre l'accès du vomitoire ; la maladresse accomplie en V6 a été évitée en V3. V3, cependant, était condamné d'une autre façon à ne plus servir : le gradin inférieur du *podium*, au lieu de s'interrompre devant le vomitoire comme en V1 et V2, en interdit le couloir par sa continuité (fig. 17) ; ce couloir a été bouché avec de la maçonnerie ; enfin le seuil du vomitoire lui-même a été obturé avec des moellons de forme irrégulière pris dans du mortier, mais cette dernière obturation est postérieure à la construction du mur de refend extérieur, puisque celui-ci laissait libre l'accès du vomitoire.

Ainsi l'économie générale du monument comporte un défaut évident, particulièrement patent en V6 : il y a entre les plans des deux anneaux non seulement discordance, mais contradiction, qui suggèrent impérieusement que l'édifice a été construit en deux fois, et que le *maenianum* est postérieur au *podium* dont il annule en partie les commodités d'accès. Il vaut la peine de considérer à nouveau l'édifice à la lumière de cette conclusion et de chercher dans cet examen de quoi la confirmer.

a) Si l'on regarde les fondations, une observation s'impose dès l'abord, qui décèle le manque d'unité fondamentale de l'édifice. On peut voir à l'entrée sud les fondations des deux murs qui, formant cette entrée, réunissent de chaque côté le mur d'enceinte au mur de l'arène. Or, de chaque côté, ces fondations sont discontinues, et leur séparation coïncide avec la paroi extérieure du mur interne (fig. 25 et 26) : il est donc clair que l'anneau intérieur forme un ensemble constitué par le mur de l'arène et le mur interne, réunis aux entrées par deux murs de

FIG. 25.
Entrée sud :
doubles fondations
de la paroi est.

FIG. 26.
Entrée nord (paroi ouest) :
fissure au-dessus des fonda-
tion et départ de la voûte
de l'anneau intérieur.

refend, et que l'anneau extérieur a été accolé à cet ensemble. Au-dessus des fondations, on a fondu après coup en un seul mur les deux murs de refend, celui de l'anneau primitif et celui de l'anneau secondaire qui la constituent. A l'entrée nord, au contraire, dont les fondations sont enterrées, la séparation des deux murs de refend se révèle par une belle fissure dans la partie conservée de la paroi, au-dessus des fondations, à l'ouest (fig. 26) comme à l'est.

Les fondations du mur interne sont actuellement visibles, à l'extérieur, entre V2 et V3 où l'on a déblayé la terre qui comble les espaces compris entre les rayons de l'anneau secondaire jusqu'au niveau des vomitoires (fig. 27) : en cet endroit leur base a été démolie, sans doute au cours de la fouille. Ailleurs les fondations sont appareillées sur toute leur hauteur et forment un mur complet. Lorsqu'on construisit l'anneau extérieur, sans reculer devant la dépense, on l'assit solidement au delà du remblai primitif, sur des fondations qui se trouvèrent, à peu de choses près, au niveau de celles du mur de l'arène et du mur interne.

b) L'étude des murs en élévation est non moins révélatrice : le mode de construction est le petit appareil courant sous l'Empire, mais, uniforme à première vue, il est en réalité différent dans les deux parties.

1° Anneau intérieur (fig. 21). — Moellons de 0 m. 12 de haut sur 0 m. 07 à 0 m. 25 de large, réunis par des joints de mortier gris jaune à grains assez fins. Épaisseur des joints 0 m. 04 à 0 m. 06. Les moellons sont taillés assez irrégulièrement, le mortier déborde sur eux de façon tout à fait irrégulière. Le mortier appliqué sur les voûtes des salles A et B porte la trace des planches, larges de 0 m. 13, qui l'ont maintenu lors de la construction.

2° Anneau extérieur (fig. 28). — Moellons de 0 m. 10 de haut sur 0 m. 10 à 0 m. 20 de large, réunis par des joints de mortier gris blanc à grains plus gros. Épaisseur des joints : 0 m. 01 à 0 m. 03. Les moellons sont taillés irrégulièrement, le mortier ne déborde pas sur eux. *De plus*, les piliers du mur d'enceinte comportent deux séries de un à trois rangs de briques et les voûtes sont traversées dans leur longueur par trois rangs de briques, un de chaque côté à mi-chemin de leur jointure avec la paroi appareillée du mur et du troisième qui, en leur milieu, forme comme une ligne de faite. *Enfin*, les planches appliquées sous ces voûtes avaient une largeur de 0 m. 20.

L'analyse granulométrique des deux mortiers, effectuée par les laboratoires du Bâtiment et des Travaux Publics de Paris, a confirmé la différence de leurs compositions (1).

(1) Le mortier de l'anneau intérieur contient 7 % de grains refusés par le tamis de 2 mm., 28 % par le tamis de 0 mm. 5, 65 % passant au tamis de 0 mm. 5 ; le mortier de l'anneau extérieur, 30 % de grains de premier genre, 40 % du second, 30 % du troisième.

FIG. 27.
Fondations ruinées
de l'anneau intérieur (hémi-
cycle ouest) et murs de re-
fend de l'anneau extérieur.

FIG. 28.
Mur de refend de l'anneau
extérieur (maçonnerie de la
seconde époque).

c) Si, revenant au plan, nous y cherchons les traces de cette dualité, nous ne tarderons point à l'apercevoir dans la disposition des murs de refend. D'une part, il y a une différence d'orientation très nette, à l'ouest de l'entrée sud, entre les trois murs de refend de l'anneau intérieur et ceux de l'anneau extérieur. D'autre part, aucun de ces derniers, dont la maçonnerie fait bloc avec celle du mur d'enceinte, ne s'accroche au mur interne : ils en sont tous indépendants au point qu'un espace de 1 à 2 cm. existe entre eux et lui (fig. 27 et 28). La première disposition pourrait être une maladresse ; la seconde, une précaution destinée à empêcher que la dégradation d'une partie n'entraîne celle de l'autre : mais, s'ajoutant aux signes de dualité qui précèdent, elles viennent se ranger à côté d'eux au nombre des preuves de l'indépendance des deux anneaux dans l'espace et dans le temps.

Ainsi, nous nous trouvons bien en présence de deux constructions successives (1), dont la différence de nature éclate, à notre sens, dans la coupe de la fig. 18 : à l'arène primitive, modeste et rudimentaire, s'y oppose la puissance de la construction secondaire. Pouvons-nous maintenant caractériser de façon plus précise ces deux constructions et, en particulier, nous faire une image de l'amphithéâtre primitif ?

L'anneau secondaire est un pourtour classique d'amphithéâtre, dont la construction, quoique soignée, n'est pas exempte d'imperfections : l'épaisseur du mur d'enceinte n'est pas constante, et sa courbe comporte des reprises, sous forme de talons, que l'on peut voir dans la partie ouest ; l'écart des rayons, nous l'avons vu, est sujet à variations, et leur convergence gauchit parfois. Dans la partie conservée du mur d'enceinte en élévation, un changement d'appareil se distingue au-dessus du niveau des corbeaux supérieurs : un appareil plus grossier fait de moellons beaucoup plus grands et moins réguliers, succède au petit appareil régulier ; il faut voir là le signe d'un achèvement hâtif, ou d'une réfection partielle. Quant à l'obturation de certaines arcades au promenoir de l'hémicycle ouest, elle est certainement postérieure à la dégradation de l'édifice, car elle a été effectuée au moyen de blocs de maçonnerie empruntés aux voûtes.

L'anneau primitif est d'un caractère beaucoup plus rudimentaire : nous avons déjà insisté sur la rareté des murs de refend et sur la distribution dissymétrique des vomitoires, et nous avons émis l'hypothèse que les gradins devaient être primitivement en bois, ce que confirme l'examen du gradin en pierre qui,

(1) Il est remarquable que, des deux appareils employés, ce soit le plus ancien qui présente les joints de mortier les plus épais. La minceur des joints est d'ordinaire considérée en Gaule comme à Rome, du moins dans les constructions de nature militaire, comme un indice d'ancienneté. A. GRENIER, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, I, Paris, 1931, p. 515. L'observation faite à Cimiez nous invite une fois pour toutes à ne jamais utiliser ce critère *isolément* en vue d'une déduction chronologique. Il n'a de valeur qu'accompagné d'autres critères concordants.

bouchant le couloir de V3, est forcément postérieur à la construction du *podium*. Ce gradin en pierre serait-il contemporain de l'anneau secondaire ? Afin de vérifier cette séduisante hypothèse, nous avons fait analyser le mortier du gradin conservé. Or, sa composition diffère à la fois de celle du mortier primitif et de celle du mortier secondaire, se rapprochant par la dimension des grains de la première, tout en étant moins riche en chaux que l'une et l'autre. S'il est donc certain que le gradin en pierre qui condamne le couloir d'accès de V3 est postérieur à l'anneau primitif, il est néanmoins possible que sa construction soit antérieure à celle de l'anneau secondaire.

Enfin, une observation faite à l'entrée nord nous a révélé sur la paroi ouest, appliqué à la tranche du mur interne, un départ de voûte situé plus bas que l'attache de la grande voûte de l'anneau extérieur, et dont la maçonnerie porte la trace de planches de maintien larges de 0 m. 13 comme celle des voûtes A et B : c'est la voûte d'entrée de l'anneau primitif (fig. 26).

Un remblai en forme d'anneau, produit du creusement de la piste, retenu par deux murs concentriques, percé de deux entrées et de six vomitoires et muni de gradins en bois : tel était l'édifice primitif. Peut-être, à l'extérieur, des gradins supplémentaires également en bois permettaient-ils d'augmenter le nombre des spectateurs : ces gradins, plus tard, auraient été remplacés par un *maenianum* de pierre pour un public accru par le développement d'une petite ville prospère. Mais peut-être aussi l'anneau primitif ne comportait-il pas de gradins, même en bois, et le remblai gazonné, cédant par endroit la place au rocher, était-il occupé à nu par les spectateurs comme un simple « promenoir » surélevé ? L'installation primitive, dans ce cas, ne mériterait guère le nom d'amphithéâtre, qu'il convient de réserver aux monuments à *cavea* organisée : c'est d'une simple « arène » qu'il s'agirait, destinée à former autour d'un spectacle central un cercle de spectateurs plus ou moins commodément installés.

*
* *

Cette « arène » primitive de Cimiez n'est pas isolée dans le monde romain. On en connaît d'analogues, qui lui ressemblent par l'absence de gradins en pierre, et parfois ont en commun avec elle la modestie des dimensions ; ce sont, pour la plupart, des arènes de camp, situées en Germanie et en Bretagne (1) ; quelques-

(1) *Colonia Traiana* (Vetera), FRIEDLAENDER-WISSOWA, *Sittengeschichte Roms*, IV 1922, p. 223 : arène 58 m. 50 × 49 m., en terre et bois. *Carnuntum*, *ibid.*, p. 226, arène 72 m. 20 × 44 m. 30 : on n'a retrouvé que les substructions en pierre, et une seule pierre de gradin ; dans le voisinage, sur le Pfaffenberg, traces d'une arène primitive longue de 40 m. Bretagne, *ibid.*, p. 225 : « die schon fertiggestellten Amphitheater Britanniens bestenfalls ein oder zwei Ringmauern aufweisen, sonst aber reine Holzerboden sind ». *Calleva Atrebatum* (Silchester), *Rutupiae* (Richborough), *Durocornivium* (Cirencester), *Durnovaria* (Dorchester) en bois et terre, arène 59 m. 80 × 53 m. 70 ; *Isea Silurum* (Caerleon), deux anneaux de pierre mesurant l'un 83 m. × 67 m.,

unes sont datées du 1^{er} et du 11^e siècle (1). Devons-nous penser que l'arène primitive de *Cemenelum* est, elle aussi, une arène de camp, et qu'il faut en attribuer la construction aux soldats cantonnés par Auguste dans la petite métropole des Alpes-Maritimes, ou à leurs successeurs qui semblent l'avoir occupée pendant le 1^{er} siècle ? (2). Ni le mode de construction, ni les imperfections du plan, ni la grossièreté de l'exécution — creusement d'une piste et consolidation du remblai, vrai travail de légionnaires — ni enfin la découverte au centre de l'arène de fragments d'inscriptions très bien gravés, probablement de haute époque (*infra*, p. 127) n'infirment cette hypothèse : l'addition d'un remblai contenant des fragments de vases de La Graufesenque (antérieurs au 11^e siècle ap. J.-C., cf. *infra*, p. 121-123) tendrait à la confirmer. Mais il faudrait connaître mieux les arènes de camp citées plus haut, dont aucune n'a fait l'objet jusqu'à présent d'une publication qui en permette l'étude, pour affirmer qu'elles constituent véritablement une série à laquelle on doive adjoindre celle de *Cemenelum*. Quelque lumière que puissent apporter les recherches à venir sur la date de cette arène, la profonde différence de nature que nous avons décelée entre son élémentaire simplicité et le caractère plus savant de l'anneau secondaire nous invite à supposer entre leurs constructions respectives un espace de temps assez considérable. — Or, nous disposons, pour dater l'anneau extérieur, de critères plus consistants : non seulement la puissance du mur d'enceinte, le profil des murs de refend, les promenoirs sous arcades témoignent, en dépit de la maladresse d'exécution, d'une maîtrise qui est le fruit d'une expérience déjà longue, mais le petit appareil à chaînages de briques est le même exactement que celui des thermes, qui sont postérieurs à 217. Sans tirer argument du goût ancien et prononcé des Gaulois pour la gladiature (3) en vue de faire remonter au delà de l'occupation romaine la construction de l'arène pri-

l'autre 62 m. × 40 m. ; *Venta Silurum* (Caerwent), arène 44 m. 20 × 36 m. 90. Italie : *Sutrium* (Sutri), *ibid.*, p. 214 et *Arch. Anz.*, 1941, col. 428-429 : on lui suppose des gradins de bois recouvrant les excavations pratiquées dans le rocher (arène 50 m. × 40 m.). — On connaît l'emploi de gradins supplémentaires de bois ajoutés aux gradins de pierre à Xanten, FRIEDLAENDER, *op. cit.*, p. 223 et *Arch. Anz.*, 1926, col. 262, ainsi qu'en Italie, à Suse, *Arch. Anz.*, 1929, col. 66, 1931, col. 628 ; peut-être cette addition de gradins en bois était-elle plus fréquente qu'on ne le croit.

(1) Cf. *infra*, p. 120, n. 2.

(2) LAMBOGLIA, *op. cit.*, p. 51. Cf. *infra*, p. 134.

(3) L'ancienneté de ce goût chez les Gaulois se déduit d'un fait linguistique : l'existence du mot *trincus* = décollateur, A. PIGNIOL, *Les Trinci Gaulois, gladiateurs consacrés*, *Rev. Et. Anc.*, 1920, p. 283-290 ; sur la vogue des jeux sanglants en Gaule, JULLIAN, VI, p. 82 : « Le gladiateur fut la forme latine de l'homme offert à Teutatès et à ses compagnons ». Quant à la date des grands amphithéâtres de la Gaule, elle offre encore matière à discussion. En montrant que Caligula a fait assassiner Ptolémée, le roi des Maures, dans les couloirs de l'amphithéâtre de Lyon, M. J. CARCOPINO, *La mort de Ptolémée roi de Maurétanie*, *Mélanges A. Ernout*, Paris, 1940, p. 39-50 = *Le Maroc antique*, Paris, 1943, p. 191-199, établit que cette ville possédait un amphithéâtre en 40-41 ap. J.-C., et l'on tend aujourd'hui à chercher cet amphithéâtre près du confluent, au jardin des Plantes, emplacement du bourg fédéral de Condote, P. WUILLEUMIER, *op. cit.* On attribue Arles et Nîmes à Auguste : mais à Arles, M. F. Benoît a démontré, *C.R.A.I.*, 1941, p. 92-100, que l'amphithéâtre a une orientation différente de celle de la ville augustéenne et, pour Nîmes, l'attribution à l'époque d'Auguste, adoptée par E. ESPÉRANDIEU, *L'amphithéâtre de Nîmes*, H. Laurens, 1933, repose surtout sur la ressemblance avec Arles. Cf. L.A. CONSTANS, *Arles antique*, Paris, 1921, p. 321.

mitive, sans en faire descendre l'agrandissement jusqu'à l'époque constantinienne, puisqu'à cette époque *Cemenelum*, déchue de son rang de métropole, ne devait plus songer à se payer des monuments publics — où la proportion de la brique eût été, en tout cas, beaucoup plus forte — nous admettrons que la première partie du monument appartient au I^{er} siècle, et la seconde au III^e. L'avantage que l'on trouva alors à utiliser un embryon d'amphithéâtre déjà existant expliquerait, si les fouilles révèlent un léger changement d'orientation de la ville (*supra*, p. 93), que l'on ait conservé l'orientation du monument, et qu'on n'ait pas hésité à en construire la partie nouvelle sur l'aqueduc qui en contournait au sud la partie primitive.

Envisagé dans son ensemble, l'édifice se présente comme l'un des plus petits amphithéâtres connus (1) et l'un des moins propres aux jeux sanguinaires. L'absence de fosses et de *carceres*, en effet, élimine, des spectacles qu'on y pouvait donner, les *venationes*; l'absence de machinerie qu'elle implique suggère la simplicité des jeux offerts aux Céménéliens, cependant que la petitesse de l'arène interdit de songer aux batailles rangées de gladiateurs: restent les combats individuels, et les divers genres de luttes athlétiques. On pourrait donc songer, plutôt qu'à un amphithéâtre, à un *ludus*; mais, là encore, les points de comparaison précis font défaut; à l'exiguité de leurs dimensions, on ne sait encore si les plus petits amphithéâtres, si même les arènes de camps joignaient régulièrement l'absence d'installations propres aux chasses ou aux combats de gladiateurs. Il faut donc se contenter, pour l'instant, d'expliquer la petitesse de l'amphithéâtre de Cimiez par celle de la ville dont il recevait les habitants (2), et ne pas exclure,

(1) Cf. le tableau des amphithéâtres classés par ordre de grandeur dans FRIEDLAENDER WISSOWA, *op. cit.*, p. 239-240, auquel il faut apporter les additions et corrections suivantes: *add. Mediolanum* (Milan), ensemble du monument 155 m. $\times$ 125 m. *Arch. Anz.* 1940, p. 369-370 et 1931, p. 631-632; *corr. Lugdunum*: 140 $\times$ 117 p. arène 64 m. $\times$ 41 m. (amphithéâtre fédéral du Confluent), P. WUILLEUMIER, *op. cit.*, *Congrès arch. de France*, LXVIII^e session (1935), p. 33 = *Hautes Et. de Gand*, p. 147 (les mesures 133 m. $\times$ 110 m. 50 indiquées par FRIEDLAENDER s'appliquent au théâtre de Fourvière, P. WUILLEUMIER, *op. cit.*, p. 22 = *Gand*, p. 137); *add. Ancône*, long. totale 125 m., A.A., 1941, p. 447 et *ibid.*, 1938, p. 653; CHERCHEL, ensemble 120 m. $\times$ 70 m., GSELL, *Monuments ant. de l'Algérie*, I, p. 203: les vestiges ne sont pas aussi inconsistants que le dit FRIEDLAENDER, p. 227 et des fouilles y ont été entreprises en 1942; Imola, 100 m. $\times$ 80 m. 95, arène 67 m. $\times$ 39 m. 25, *Arch. Anz.* 1930, p. 327 et 1929, p. 69; Suse, ensemble 100 m. $\times$ 60 m., *ibid.*, 1929, p. 66 et 1931, p. 628; *corr. Libarna*, 77 m. $\times$ 44 m., arène 66 m. $\times$ 37 m. 70 *ibid.*, 1921, p. 36, 1924, p. 14, 1940, p. 381-382, fig. 8 et LAMBOGLIA, *Liguria Romana*, 1938, p. 256, fig. 102; *add. Interamnium* (Teramo), ensemble 73 m. 93 $\times$ 56 m. 16, *Arch. Anz.*, 1941, p. 459 et 1937, p. 380, 1938, p. 654, 1940, p. 419; *Albingaunum*, long. totale 76 m. LAMBOGLIA, *op. cit.*, p. 142, fig. 55; *corr. Cemenelum*, 67 m. $\times$ 56 m., arène 46 m. $\times$ 34 m. 80. — D'après le tableau en question, et à s'en tenir à la longueur du grand axe de l'arène, *Cemenelum* est parmi les plus petits amphithéâtres connus: après lui on trouve seulement Veleia, *Venta Silurum* (44 m. 20), probablement Paestum, dont la longueur totale est de 56 m. 20 et certainement le *Pfaffenberg*, cf. *supra*, p. 117, n. 1; tout de suite avant ces derniers et jusqu'à 50 m.: Toulouse, 48 m. 80, Caralis (47 m. 40), *Tusculum* (48 m.), *Sutrium* (50 m.) et, aujourd'hui disparu, Rusicade (50 m.). On ne connaît pas les dimensions des arènes de Bretagne, sauf *Durnovaria* et *Venta Silurum* (cf. *supra*, p. 117, n. 1). Or, le *Pfaffenberg*, *Sutrium* et *Venta Silurum*, présentent, comme *Cemenelum*, l'absence de gradins de pierre et, le premier et le dernier tout au moins, appartiennent à des camps devenus villes de garnison, comme plusieurs parmi les amphithéâtres bretons.

(2) D'après les calculs de BRUN, XXXIV^e *Congrès arch. de France*, 1867, *loc. cit.*, les deux premiers gradins du podium pouvaient contenir 271 places; en doublant le chiffre nous aurons le nombre de places minimum que contenait le monument primitif. Le *maenium* pouvait recevoir environ 2.500 spectateurs.

bien qu'on n'en ait aucun témoignage, que ceux-ci y aient assisté à des combats mortels (1) : l'existence d'une prison à l'est de l'entrée nord de l'amphithéâtre (*supra*, p. 107) suggère en effet que des condamnés ont pris part aux jeux qui s'y donnaient.

On serait enfin tenté de saisir, pour ainsi dire, sur le vif, dans le passage si aisé que l'on observe à Cimiez d'une arène rudimentaire à un amphithéâtre qui, tout petit qu'il soit, est régulièrement constitué, la genèse de ce monument romain par excellence : l'*amphithéâtre*. Ce n'est pas ici le lieu de soulever à nouveau la question si controversée de ses origines (2). Cimiez nous offre seulement le cas, jusqu'à présent unique (3), d'un amphithéâtre né d'un simple remblai qui, produit du creusement d'une piste elliptique, retenu par des anneaux de pierre, fut par la suite recouvert et augmenté de gradins de bois et finalement de pierre. Peut-être de nouvelles observations faites dans d'autres édifices viendront-elles étayer cette vue, qui s'impose à l'attention dès maintenant : la simple arène peut être le prototype de l'amphithéâtre.

Entre l'époque où les Romains se contentaient pour leurs jeux d'une simple palissade dressée sur le *forum* et celle où l'on voit surgir le type savant du grand amphithéâtre — soit, déjà, à Pompéi, à l'époque de Sylla, soit à Rome, à l'époque

(1) Le martyre de Saint Pons, livré aux bêtes dans l'amphithéâtre de *Cemenelum*, sous Valérien et Gallien, est, d'après M. R. LATOUCHE, *op. cit.*, p. 352, purement légendaire.

(2) Pompéi passe traditionnellement pour avoir possédé le plus ancien amphithéâtre connu de nous : on l'attribue à l'époque syllanienne, FRIEDLAENDER, *op. cit.*, p. 208 ; M. DELLA CORTE, *Pompéi, les fouilles et l'amphithéâtre*, 1935, p. 71 et suiv. — Celui de *Sutrium* (Sutri), dont l'arène mesure 50 m. $\times$ 40 m., est creusé en partie dans le roc, il semble être à peine plus vieux que la fin de la République et présente des rapports avec celui de Pompéi, *Arch. Anz.*, 1941, p. 428-429. — On admet que l'amphithéâtre d'Ancône, qui serait l'agrandissement d'un théâtre hellénistique dont la *cavea* s'appuie au Monte-Guasco, appartient à la première décennie de l'Empire, et qu'il aurait été consolidé sous Hadrien (long. 125 m.), *ibid.*, 1938, p. 653 ; 1941, p. 447. — On rapporte habituellement à l'année de la fondation d'Aoste (24 av. J.-C.) les pauvres restes de son amphithéâtre, FRIEDLAENDER, *op. cit.*, p. 217 : aucun document ne permet de tenir cette date pour certaine. Par contre, nous savons qu'en cette même année Strabon (XVII, 794) se trouvant en Égypte a pu contempler l'amphithéâtre d'Alexandrie, dont il ne reste rien, FRIEDLAENDER, *op. cit.*, p. 209, 238. — De même on attribue au règne d'Auguste, qui vit le développement des villes, les grands amphithéâtres de Pola, de Nîmes et d'Arles. Pour Pola, FRIEDLAENDER, *op. cit.*, p. 216, la date n'est pas mieux fondée que pour Aoste. Pour Arles et Nîmes, et les jeux en Gaule, cf. *supra*, p. 118, n. 3. Au temps d'Auguste on rapporte encore, en se fondant sur la forme des lettres d'une inscription (*C.I.L.*, XI, 3112), les restes de l'amphithéâtre de *Falerii*, en Etrurie, FRIEDLAENDER, *op. cit.*, p. 214. — *Interpromium*, *ibid.*, p. 213, semble un peu postérieur à Auguste. Praeneste, *ibid.*, p. 211, dont il ne reste rien, est signalé par une inscription claudienne (*C.I.L.*, XIV, 3010). Enfin, Xanten et Vetera, arènes de camp, datent de Claude, de Néron et de Trajan, cf. *supra*, p. 117, n. 1. — On voit que, sauf pour Sutri et Ancône, les critères archéologiques sont d'une fâcheuse imprécision.

(3) Il n'existe pas, à notre connaissance, d'amphithéâtre dont on ait démontré l'agrandissement à partir d'un monument primitif rudimentaire. Le fait est sans rapport avec la construction retardée de la galerie extérieure de Pola, FRIEDLAENDER, *op. cit.*, p. 216, ou le manque de liaison de la galerie extérieure et de la façade avec le reste de l'édifice, que l'on peut observer à Nîmes. On connaît la transformation d'un théâtre en amphithéâtre notamment à Ancône, *Arch. Anz.*, 1941, p. 447, à Cherchel, Gsell, *Promenades archéologiques aux environs d'Alger*, Paris, 1926, p. 69-70, à Philippes, P. COLLART, *Philippes, ville de Macédoine*, Paris, 1937, p. 380-387, et, également en Macédoine, à Stobi, *Real. Enc.*, 2^e série, 4, col. 52 ; pour d'autres exemples en Afrique et en Asie-Mineure, P. COLLART, *Bull. Corr. Hell.*, 1928, p. 114-123 ; — ou bien l'existence d'amphithéâtres primitifs auxquels ont succédé, construits dans le voisinage, des amphithéâtres plus grands (le Pfaffenberg, près *Carnuntum*, FRIEDLAENDER, *op. cit.*, p. 226 ; XANTEN, *Arch. Anz.*, 1926, p. 262 ; Pouzzoles, *ibid.*, 1921, p. 126). Mais la transformation d'un amphithéâtre agrandi ou reconstruit plus d'à moitié est jusqu'à nouvel ordre un fait unique.

de César, grâce à la fameuse invention de Curion — il y a place pour une longue élaboration de ce type à partir de l'humble arène, qui subsistera, concurremment avec lui, dans les petites villes et dans les camps, où peut-être elle est née.

Confrontant ce que nous a appris l'étude de l'amphithéâtre sur les différentes étapes de sa construction avec ce que nous connaissons de l'histoire de la ville et de ses autres monuments, nous proposons d'envisager provisoirement le développement de *Cemenelum* selon le schéma suivant :

1. Etablissement des Romains sur l'*oppidum* ligure. Construction de l'aqueduc de Falicon (entre 154 et 14 av. J.-C.).
2. Développement de la ville sur le plateau. Construction de l'arène primitive et de l'aqueduc de Mouraille (après 14 av. J.-C., probablement au 1^{er} siècle).
3. Période florissante : (changement du plan de la ville ?), agrandissement en pierre de l'amphithéâtre, restauration de l'aqueduc de Falicon et construction des thermes (après 217).
4. Fin du iv^e siècle : Dioclétien dépossède *Cemenelum* de son rang de métropole.

VI. — DOCUMENTS ARCHÉOLOGIQUES RÉCEMMENT DÉCOUVERTS.

Malgré la dispersion multiséculaire de ses antiquités, parties le plus souvent vers Monaco et vers l'Italie, Cimiez figure en bonne place dans l'inventaire de nos richesses nationales. Au dernier catalogue, dressé en 1931 (1), nous ajoutons ici quelques documents :

A. — *Céramique* (2). — Les fragments mis au jour dans les tranchées n° 5 appartiennent aux diverses espèces de céramique vulgaire non figurée et non vernissée courante en Gaule pendant tout l'Empire ; aucune stratification n'a pu être établie. Le sondage pratiqué à l'amphithéâtre dans l'anneau primitif à l'angle est de l'entrée sud, entre le mur de cette entrée et le mur de refend, a mis au jour de nombreux fragments de céramique de La Graufesenque, mêlés à des débris de fioles en verre, à de la céramique vulgaire et à des tuiles. Il s'agit manifestement d'un dépotoir ou d'un remblai : la couche contenant la céramique s'arrête à 1 m. au-dessous du niveau actuel du sol, qui est celui des vomitoires ; elle a dû être par conséquent rajoutée au remblai de l'anneau primitif, probablement lors de la

(1) P. COUISSIN et A. BLANCHET, *Carte arch. de la Gaule romaine*, fasc. I, 1931, p. 8-9 (Nice, dont les documents proviennent, en majeure partie, de Cimiez) et p. 12-15 (Cimiez).

(2) Documents déposés au Musée Masséna, à Nice, classés et numérotés.

construction de l'anneau extérieur. Nous publions les plus caractéristiques de ces fragments (1), qui appartiennent comme toute la céramique de La Graufesenque à l'époque comprise entre le règne de Tibère et celui de Trajan (2).

FIG. 29. Fragments de céramique représentant des lutteurs.

FIG. 30-33. Fragments de céramique représentant des animaux.

N° 18 (fig. 29). —

Larg. 0 m. 21. Haut. 0 m. 115. Les sujets, de nature sportive, n'ont pas leur équivalent exact dans les séries reproduites par Hermet, « vases hémisphériques de la décadence », pl. 96-88.

N° 19 (fig. 30). —

Larg. 0 m. 07. Haut. 0 m. 06. Cerf: = Hermet pl. 27, pl. 68, n° 2, pl. 87, n° 3.

N° 20 (fig. 31). —

Larg. 0 m. 055. Haut. 0 m. 035. = Hermet pl. 25, n° 33, pl. 67, n° 15 : « Fauve dévorant un homme ».

N° 21 (fig. 32). —

0 m. 05 × 0 m. 05. Animal à demi dressé : la forme générale et les soies évoquent les sangliers reproduits par Hermet, pl. 37, n° 40 à 53, pl. 83, n° 3. Mais ceux-ci ont une courte queue. Cf. cependant pl. 82, n° 3.

N° 22 (fig. 33). —

Larg. 0 m. 06. Haut.

(1) Les dessins sont dus au crayon de M. Claude Hertenberger, Premier grand Prix de Rome de gravure. Qu'il veuille bien trouver ici nos remerciements amicaux.

(2) Frédéric HERMET, *La Graufesenque*, 1934, I (texte), p. 182.

0 m. 07. En haut, motif catalogué par Hermet « arboréide tortueux » (table alphabétique, p. 4 du volume de planches).

N° 23 (fig. 34). — Larg. 0 m. 05. Haut. 0 m. 045. Cette victoire couronnant un petit personnage ou tendant la couronne au personnage de droite n'a pas son équivalent exact dans Hermet, Victoires, pl. 20, n°s 102-107.

FIG. 34-35. Fragments de céramique représentant à gauche une Victoire, à droite Mercure.

N° 24 (fig. 35). — Larg. 0 m. 065. Haut. 0 m. 06. Hermet, pl. 8 n° 47, reproduit un personnage identique et permet de compléter notre document :

Mercure portant le caducée, les ailes aux talons, et à la main droite une bourse, dont le linge reproduit sur notre dessin peut être une interprétation fautive à moins qu'il ne constitue une variante, difficilement explicable à première vue.

B. — *Sculpture* (fig. 36 et 37). — Tête de femme trouvée en juin 1940 par des soldats français qui, cantonnés dans le parc de la villa Garin, y creusaient une feuillée, encore visible aujourd'hui, à une quinzaine de mètres au nord-est de l'angle nord-est du corps d'habitation, en contre-bas du terre-plein qui porte ce dernier (n° 6 bis du plan, fig. 5).

FIG. 36-37. Tête de femme, découverte en 1940 : face et profil.

L'objet est en dépôt chez le gardien de la villa.

Marbre. Haut 0 m. 30. Manquent l'oreille droite, l'œil gauche, le nez, la bouche et le menton, ainsi que la partie postérieure de la tête.

Le style est plutôt grossier, le modelé sans nuances, le visage à la fois plein et plat à en juger par la partie conservée, l'oreille lourde, les cheveux peu fouillés. Le regard, incisé, est dirigé vers le haut et vers la droite. Les cheveux plats et peignés en arrière sont ramenés derrière les oreilles, ils se réunissent dans

le cou, couvrant largement la nuque d'une sorte de rouleau qui, de face, se voit dépassant de chaque côté sous l'oreille. Sur la tête se trouve une excroissance large et aplatie dont la surface supérieure est arasée ; elle porte sur sa face antérieure des croisillons qui schématisent une tresse : nous avons là l'extrémité, largement étalée, d'une forte natte de cheveux. Le principe de la coiffure peut donc se reconstituer ainsi : les cheveux descendent derrière les oreilles et se rejoignent dans le cou en une seule natte très aplatie, ramenée par derrière jusque sur le sommet de la tête. On peut d'ailleurs distinguer sous l'oreille la naissance de cette natte, non encore tressée, mais nettement distincte des cheveux restés libres. A la tempe, une petite mèche, pointe en avant.

Il est toujours dangereux de dater un morceau de sculpture d'après le seul examen du style — à plus forte raison si, comme celle-ci, la pièce est gravement endommagée par le temps : la rudesse du style ne saurait à elle seule constituer un indice, car la médiocrité d'un artiste local suffit toujours à en rendre compte. L'examen de la technique, par contre, nous engage sur un terrain plus sûr. Le traitement des yeux est ici nettement caractérisé : le regard est matérialisé dans la pierre, l'iris étant incisé et la pupille creusée d'un coup de trépan. C'est — on l'admet couramment aujourd'hui — un procédé qui apparaît sous le règne d'Hadrien, pour s'imposer absolument par la suite (1) : la pièce ne saurait donc être antérieure au second quart du II^e siècle. Il est plus délicat d'interpréter l'expression donnée au regard par la position élevée de la pupille située au ras de la paupière supérieure et légèrement déportée vers la droite : expression rêveuse, si l'on veut, manque d'expression plutôt, dû non seulement au procédé susdit, mais à la stylisation outrancière de l'œil tout entier — paupière supérieure en bourrelet, paupière inférieure presque rectiligne, regard mort et conventionnel. Si l'on cherche un trait analogue dans la suite des portraits impériaux, on ne le rencontre guère avant l'époque des Sévères, et on le retrouve assez fréquemment par la suite jusqu'à l'époque constantinienne (2). Sans que cette observation suffise à dater la pièce du III^e siècle, elle constitue en faveur de cette datation une indication non négligeable.

Si l'expression du regard a connu sous l'Empire différentes « manières » qui sont mal connues encore, la coiffure, elle, est plus précisément affaire de mode :

(1) Jusqu'en plein règne d'Hadrien, le globe de l'œil est parfois encore laissé lisse, et l'on confie au pinceau le soin de représenter le regard. Sur la nouveauté, apparue alors, qui consiste à sculpter le regard, et sur ses différentes modalités, voir la note très claire de R. DELBRUECK, *Antike Porträts*, Bonn, 1912, p. 52, n. 1. — Que MM. Alfred Merlin, Jean Charbonneaux et Jean Babelon, qui m'ont aidé à étudier cette sculpture, veuillent bien trouver ici l'expression de mes vifs remerciements.

(2) On trouve cette expression à certains portraits de Septime Sévère, BERNOULLI, *Römische Ikonographie*, II, 3, 1894, pl. X, XI b, XIV ; de Julia Domna, pl. XVII, XVIII a : d'Orbiana (?), pl. XXXI a ; de Julia Mamaea, pl. XXXII a ; plus nettement encore chez Otacilia, pl. XLIII a, qui, comme la dame de Cimiez, regarde franchement vers le haut et à droite.

sur l'évolution de cette mode, nous sommes bien renseignés par les effigies monétaires et les bustes des impératrices. Les cheveux dégageant l'oreille et relevés en natte sur le dessus de la tête feraient songer d'abord à Faustine l'Ancienne (1). Mais, chez cette princesse, la natte vient s'enrouler deux ou trois fois sur elle-même au sommet de la tête pour y former comme un petit *polos* : sur la tête de Cimiez la natte, plus courte, vient simplement s'étaler à son extrémité, un peu en arrière du front. De plus, il manque à l'épouse d'Antonin un élément caractéristique de la coiffure céménélienne : le mouvement prononcé des cheveux ramenés dans le cou, ondulant sous l'oreille et couvrant la nuque (2).

Ce mouvement si caractéristique et si nettement indiqué apparaît sur les monnaies de Plautilla, femme de Caracalla. Mais, jusqu'à la fin de l'époque sévérienne, les cheveux roulés dans le cou y restent noués en un chignon large et bas (3). C'est la femme de Gordien le Pieux (238-244), Tranquillina, qui invente de dénouer ce chignon et d'en dérouler la natte en hauteur jusque sur le sommet du crâne, et cette coiffure, si particulière dans sa nouveauté, conquiert pour longtemps la faveur de la cour, où nous la trouvons portée sans modifications par toutes les souveraines du milieu du siècle jusques et y compris Salonine, femme de Gallien (253-268) (4). Puis, à partir de Severina, femme d'Aurélien (270-275), une innovation importante en change le caractère : la natte, plus longue, ne s'arrête plus sur le sommet de la tête mais atteint le front où son extrémité,

(1) Max WEGNER, *Das römische Herrscherbild*, II, 4, 1939, *Die Herrscherbildnisse in Antoninische Zeit*, pl. 10-13 (bustes) et pl. 58, *m-s* (monnaies). Faustine est coiffée en bandeaux souples et non ondulés, légèrement relevés sur le front, et dont les mèches nattées à leur extrémité, comme on peut le voir sur les monnaies, viennent former la lourde natte relevée et enroulée sur la tête ; coiffure savante entre toutes, dont Lady Evans a pu se demander si elle n'obligeait pas l'impératrice à dormir souvent toute coiffée, comme les dames anglaises du XVIII^e siècle, *Hair-dressing of Roman ladies as illustrated on coins*, *Numism. Chronicle*, 4^e série, VI, 1906, p. 53, cl. pl. IV, n^{os} 33-37.

(2) Faustine a les cheveux relevés sur la nuque, que cachent seulement en partie de courtes mèches folles.

(3) Avant Plautilla, l'oreille est tantôt dégagée comme la nuque tout entière, tantôt couverte. Le dégagement de l'oreille, la nuque restant couverte, constitue la nouveauté qui apparaît alors. LADY EVANS, *op. cit.*, *Plautilla*, p. 56, pl. V, n^{os} 53-56, a l'oreille tantôt dégagée, tantôt couverte, le chignon tantôt dans le cou, tantôt derrière la tête. BERNOULLI, *op. cit.*, II, 3, 1894, monnaies pl. II, n^{os} 1-3 ; Julia Paula a l'oreille découverte et le chignon dans le cou, *ibid.*, pl. II, n^{os} 13-14, de même Aquilia Severa *ibid.*, n^{os} 15-16 et Anna Faustina, n^o 17, qui n'ont pas les cheveux ondulés, mais portent les bandeaux ; Orbiana, *ibid.*, pl. III, n^{os} 4-5, Julia Mamaea, *ibid.*, pl. III, n^{os} 6-8.

(4) D'après les monnaies : *Tranquillina*, BERNOULLI, *ibid.*, pl. IV, n^o 3 (la natte n'atteint pas le diadème). Max WEGNER, *op. cit.*, III, 2, 1940, *Die Münzbildnisse von Maximinus bis Carinus* (R. DELBRUECK) : *Otacia*, femme de Philippe l'Arabe (244-249), pl. 6, n^{os} 9-10, pl. 7, n^{os} 17, 19 Rs, pl. 8, n^o 25 (la natte ne dépasse pas l'occiput) ; — *Etruscilla*, femme de Dèce (249) porte tantôt la natte, pl. 9, n^{os} 5, 6 (la natte atteint le diadème, cheveux lisses), tantôt un chignon bas (pl. 9, n^{os} 9-10 ; pl. 10, n^{os} 13, 14, 23) ; *Cornelia Supera*, femme d'Emilien (253), pl. 11, n^o A 4 (la natte atteint le diadème) ; *Salonina* (pl. 12, n^o 12, pl. 13, n^{os} 18, 25, pl. 14, n^{os} 30, 33, 35 Rs, 38, pl. 15, n^o 52, pl. 16, n^{os} 58, 63, pl. 18, n^o 88 (la natte n'atteint pas toujours le diadème) ; — *Dryantilla*, femme de Regalianus, vers 260, porte une coiffure comparable pl. 18, C. 2.

D'après les bustes : les *Otacia* (?) du British Museum (BERNOULLI, *op. cit.*, II, 3, pl. XLIII a b) et de Munich (*ibid.*, pl. XLIV) et l'*Etruscilla* (?) de Vienne (*ibid.*, pl. XLVII) n'ont pas de diadème, leur natte est un peu plus courte que sur la tête de Cimiez ; *Etruscilla* n'est pas ondulée, mais porte les bandeaux. La petite mèche de la tempe n'est pas propre à cette époque, elle a, le plus souvent, sa pointe tournée vers l'oreille, et non vers la joue.

pointant comme un bec, surplombe la racine des cheveux. C'est une coiffure différente qui, vue de profil, semble offrir la coupe d'un casque complet, et qui, de plus en plus rigide, restera en faveur jusqu'à la fin du Bas-Empire (1).

Ainsi, trente ans durant, de 238 à 268, l'iconographie impériale présente les deux caractéristiques essentielles de la coiffure de Cimiez : cheveux derrière l'oreille et recourbés, si l'on peut dire, dans le cou, natte relevée jusque sur la tête. Mais là s'arrête la ressemblance. Tandis que les princesses de cette époque, en effet, sont régulièrement coiffées en bandeaux masquant les côtés du front et presque toujours savamment ondulés en « côtes de melon », la dame de Cimiez, elle, a les cheveux plats, légèrement relevés sur le front qu'ils dégagent tout entier, et peignée simplement en arrière : point de raie qui partage leur masse légère.

Cette différence doit-elle annuler les rapprochements précédents ? Non, car jamais, du règne d'Hadrien à la fin du Bas-Empire, on ne trouve sur les portraits des souveraines les cheveux relevés exactement comme à Cimiez : certaines princesses, telles Faustine l'Ancienne, Crispine, Sabine ont bien les cheveux tirés, mais tout autour de la tête, découvrant la nuque et non seulement le front (2) ; d'autres, à partir de l'époque sévérienne, ont bien les cheveux lisses, mais non relevés, elles portent les sages bandeaux (3). Il est donc vain de chercher dans le dégagement du front le reflet d'une mode officielle : force nous est de l'attribuer soit à l'influence d'une mode locale, soit à l'originalité d'une coiffure individuelle.

Dans l'un et l'autre cas, la tête de la Céménélienne n'est point une tête couronnée. L'absence de diadème ne suffirait pas, sans doute, à écarter l'hypothèse d'un portrait impérial (il en est qui ne comportent pas l'ornement traditionnel), et cette hypothèse doit être envisagée puisqu'on ne peut manquer de se rappeler ici que la plus célèbre des inscriptions trouvées à Cimiez est une

(1) Déjà sous la République les deux femmes de Marc-Antoine, Fulvie et Octavie, avaient porté sur le dessus de la tête une longue mèche recourbée sur le front, mais cette mèche était issue d'un chignon pointu à la grecque, et les cheveux, couvrant l'oreille, étaient relevés, LADY EVANS, *op. cit.*, p. 46, pl. III, n° 8-9. — Severina, femme d'Aurélien (270-275) est tantôt coiffée encore comme Salonine, WEGNER-DELBUECK, *op. cit.*, pl. 24, n° 35, tantôt avec les cheveux relevés sur la nuque et la natte pointant jusque sur le front, *ibid.*, n° 37, tantôt enfin avec les cheveux couvrant la nuque, l'oreille dégagée, et la natte en bec jusque sur le front, *ibid.* n° 38, coiffure qui règnera à la cour jusqu'à la fin de l'Empire, presque sans exception (Fausta, femme de Constantin, porte parfois simplement un chignon pointu derrière la tête, LADY EVANS, *op. cit.*, pl. II, n° 72) mais non sans subir d'importantes modifications : la natte est de plus en plus lourde à partir de Magnia Urbica, femme de Carin (283-285), qui a les cheveux lisses, WEGNER-DELBUECK, *op. cit.*, pl. 30, n° 21, 27, 31 Rs, et prend l'aspect d'un casque rigide à partir de Galeria Valeria, pl. II, n° 70-71 ; enfin à partir d'Hélène, femme de Constance Chlore, la coiffure prend un aspect de plus en plus lourd, l'oreille étant toujours cachée : à la natte s'ajoutent des sortes de serre-tête, de réseaux de perles, des pendants d'oreille, etc... *ibid.*, n° 74-76, 73, 71-81.

(2) Sabine, femme d'Hadrien, BERNOULLI, *op. cit.*, II, 2, pl. XL, a, b ; Faustine mère, cf. *supra*, p. 125, n. 1 ; Crispine, femme de Commode, Max WEGNER, *op. cit.*, II, pl. 57.

(3) Julia Paula, BERNOULLI, *op. cit.*, pl. XXVI ; Etruscilla (?), pl. XLVII.

dédicace à l'impératrice Salonine (1). Mais, s'il s'agissait d'un portrait officiel, la stricte imitation du modèle ne serait-elle pas de rigueur ? A coup sûr, nous aurions les « côtes de melon » ou, tout au moins, les bandeaux, dont l'exécution ne comporte point, pour un sculpteur même malhabile, de difficulté insurmontable. Or, seuls le dégagement de l'oreille et la position de la natte rappellent ici la mode officielle : au lieu de lourds bandeaux nous avons un arrangement très simple des cheveux — qui sent un peu sa province, pour ne pas dire sa campagne —, coiffure naturelle à peine adaptée à la mode du jour. Ce visage de la dame de Cimiez, simple citoyenne plutôt que princesse (2), regardons-le en face : c'est bien l'harmonie toute personnelle des cheveux dégageant l'ampleur du front sans perdre leur souplesse à peine bouffante, qui fait aujourd'hui tout son charme.

En bref, notre document présente une libre adaptation de la coiffure portée par les impératrices entre 238 et 268 ; le traitement des yeux convient au III^e siècle, et c'est précisément de cette époque, nous l'avons vu (p. 103), que datent certains des monuments de *Cemenelum* que nous connaissons. L'attribution au second tiers du III^e siècle paraît donc raisonnable.

C. — Epigraphie.

1^o Fragment trouvé dans le sondage effectué en 1943 au centre de l'arène. Marbre mouluré en bas. Haut. totale 0 m. 20. Larg. totale 0 m. 23. Épais. 0 m. 0275. Haut. actuelle de la lettre 0 m. 0475. Larg. 0 m. 03. Très belle gravure. Déposé au Musée Masséna. (Fragment d'une lettre B).

2^o *Ibid.* Marbre. Haut. 0 m. 10. Larg. 0 m. 065. Épais. 0 m. 03. Haut. actuelle de la lettre 0 m. 02. Très belle gravure. Déposé au Musée Masséna. (Partie inférieure d'une haste).

3^o Trouvé par M. Lamboglia dans les déblais des fouilles de Brun (vers 1875) rejetés sur les Thermes.

Marbre mouluré à droite. Haut. totale 0 m. 33, larg. totale 0 m. 12. Larg. du champ inscrit 0 m. 08 en haut. Épais. 0 m. 10 sans les moulures. Haut. des lettres : 0 m. 0225, des interlignes 0 m. 020. — Gravure très molle, caractères médiocres (fig. 38). En traits pleins : les lettres actuellement visibles.

(1) *C.I.L.*, V, 7.879, photographie dans LAMBOGLIA, *Liguria Romana*, p. 451, fig. 11 : *Corneliae Salo[ninae] sanctissim(ae) Aug(ustae)[conjug(i) Gallieni] junioris Aug(usti) n(ostri)[ordo Cemenel(ensium) curant(e) Aurelio] Januario v(iro) e(gregio)*. Le lieu de la découverte est indiqué de façon trop vague (« dans la villa Garin » et non « près de l'amphithéâtre » comme l'indique M. LAMBOGLIA, *op. cit.*, p. 48, n. 1, par confusion avec des inscriptions voisines du *Corpus*, 7.880 et 7.881) pour qu'on puisse en tirer un renseignement concernant le rapport de l'inscription à la tête retrouvée.

(2) En dehors de la dédicace à Salonine, il n'existe à Cimiez qu'une inscription qui puisse concerner une statue féminine : c'est celle dont nous publions plus loin (n^o 3) un fragment récemment retrouvé. Encore le mot *statua* y est-il restitué, mais, à mon sens, avec la plus grande vraisemblance.

Ce fragment appartient manifestement à une inscription relevée en 1658 par Gioffredo à Cimiez *in vinea Galerae*, perdue ensuite, mais maintes fois reproduite d'après lui, et publiée enfin par Mommsen au *Corpus* en 1877, comme suit :

FIG. 38. Fragment d'inscription en marbre.

... [m]atri piissimae posuit ob | cuius dedicationem
decuri | onibus et sevir(is) Aug(ustalibus) u[rb]anis [e]t
of[fi]cialib(us) sportulas II divisit item | collegiis I et
recumbentibus | panem et vinum praebuilt et oleum | populo
viris ac mulieribus pro | misce dedit l(oco) d(ato) d(ecreto)
d(ecurionum).

1 PISSIMA, 3-4 VI. ERANISITO. F | NCIA. LIB, 4 XII,
5 XI traduntur.

*De officialibus vide 7.905. Urbanos posui conjectura
non certa (1).*

Nous avons donc complété en pointillé la lecture du fragment, d'après la copie donnée par Mommsen. En revanche, on voit que la ligne 3 du fragment confirme en partie la conjecture proposée par Mommsen pour le passage le plus délicat : v(rb)ANIS ET OF. En outre, il est à noter que la copie reproduite au *Corpus*, où toutes les lignes sauf la dernière sont d'égale longueur, est infidèle quant à la disposition des lettres.

Cette inscription fait partie d'un petit groupe bien connu, relatif à des distributions alimentaires faites aux collèges et au peuple de *Cemenelum* (2). La médiocrité de la gravure indiquerait une basse époque.

Quant à l'objet de la dédicace en question, ce ne peut guère être qu'une statue, et l'on peut imaginer la ou les premières lignes de l'inscription par analogie avec le début de *C.I.L.* V, 7.906, gravée à *Cemenelum* à l'occasion de circonstances similaires : *P. Etereio, P. f(ilio) Q(uirina) Quadrato, | Etereia Aristolais, Mater | statuam posuit, | ob cujus dedicat(ionem) col[l(egio)] cen(tonariorum) | epulum ex mor[e] ded(it), item denarios... L, | [il]a ut ex usur(is) quod ann(is) in perpet(uum) | die natal(i) Quadrati V id(us) Apr., | ubi reliquiae eius conditae sunt, | sacrificium facerent ansare et libo | et in templo ex more epularentur | et rosas suo tempore deducerent | et statuam tegerent et coronarent ; | quod se facturos receperunt.*

(1) *C.I.L.*, V, 7.920, avec la bibliographie. Republiée depuis par Ed. BLANC, sans modifications, *Épig. antique du département des Alpes-Maritimes*, II, 1879, n° 201. Cf. Ad. BLANCHET et P. COUISSIN, *Carte arch. de la Gaule romaine*, fasc. I, 1931, p. 13, n° 12.

(2) Cf. *supra*, p. 83, n. 7.

La découverte du fragment dans des déblais rapportés sur les Thermes interdit toute hypothèse concernant la provenance exacte de l'inscription. La *vinea Galerae* occupait-elle, au ^{xvii}e siècle, l'emplacement des Thermes ? Il conviendra, lors de la reprise des travaux, de chercher si les déblais qui couvrent encore une partie de la fouille ancienne ne contiennent pas d'autres fragments de l'inscription.

4^o Stèle de pierre trouvée à Cimiez dans les ruines d'une habitation de l'impasse Isabelle (cf. *supra*, fig. 5, n^o 4 *ter*) détruite par le bombardement de juin 1944 (fig. 39).

a) Morceau supérieur : haut. 0 m. 64, larg. 0 m. 46, épais. 0 m. 27. Le bord gauche manque. Saillie des moulures 0 m. 03. Lettres : haut. 0 m. 05, larg. moyenne 0 m. 02; interlignes : haut. : 1^{er}, 0 m. 03; 2^e, 0 m. 02. La partie supérieure est semi-circulaire : au centre, de face, un bouclier hexagonal en position verticale, (haut. 0 m. 14, larg. 0 m. 07); à droite, posé de biais et empiétant sur la moulure, un bouclier en forme d'écu; à gauche, empiétant sur la moulure inférieure, un casque à paragnathides présentant son profil droit.

b) Morceau inférieur : haut. 0 m. 24, larg. 0 m. 50, épais. 0 m. 27. Le bord gauche est conservé. Saillie des moulures : 0 m. 03. Lettres : haut. 0 m. 05, interligne : 0 m. 01.

FIG. 39. Stèle à sommet cintré retrouvée en 1944.

I. — La stèle.

1. Forme et disposition d'ensemble. — La stèle à sommet cintré est assez courante en Gaule. Souvent, le tympan arrondi est creusé en forme de niche abritant le portrait sculpté du défunt. Parfois, c'est le cintre qui contient l'inscription (1). Ailleurs, comme sur notre stèle, il est sculpté en bas-relief, sans qu'il soit toujours facile de saisir le rapport de l'inscription funéraire au sujet repré-

(1) E. ESPÉRANDIEU, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, II, n^o 1614; VI, n^{os} 5.084, 5.226-7, 5.260. Nous ne citons pas les stèles nombreuses dont la partie supérieure contient un cintre délimité par des moulures mais dont la forme générale est rectangulaire.

senté (1). Parfois cependant ce rapport est évident : c'est la profession du défunt qui est rappelée, sous forme symbolique, au sommet de la stèle (2). Le plus souvent, les objets-symboles sont disposés sans art, sans symétrie, juxtaposés comme ils le seraient sur une maladroite enseigne professionnelle. La modestie du monument répond à celle du personnage dont il commémore à peu de frais l'obscur activité. C'est le cas pour la stèle de Cimiez : si le bouclier hexagonal se dresse au milieu du cintre, l'écu, à droite, est inutilement reporté jusque sur la moulure, et le casque, à gauche, empiète sur la moulure inférieure.

FIG. 40. Reconstitution du texte de l'inscription de la stèle (fig. 39).

2. Décoration (fig. 40). — Si la forme de la stèle est courante, sa décoration est exceptionnelle. Les objets représentés sont trois pièces de l'équipement défensif du soldat : deux boucliers, et le casque.

Le grand bouclier est un *scutum* hexagonal plan. On sait que, porté à l'origine par les cavaliers, il fut adopté au Haut-Empire par les fantassins, bien qu'il les protégeât moins complètement que le *scutum* incurvé. Il disparut de l'armement romain au Bas-Empire. C'est, dit M. Paul Couissin « une vieille arme celtique » qui « figure sur un grand nombre de monuments romains ou gallo-romains » et qui, probablement, « entra dans l'armée romaine avec les cavaliers auxiliaires gaulois ou germanes employés par César » (3).

L'objet en forme de triangle à côtés courbes que l'on voit à droite, comme accroché à la monture, est, à notre avis, un bouclier en forme d'écu. Ce genre de bouclier, qui, dit M. Couissin « se rapproche grandement de la pelta amazonienne » (4) sans cependant se confondre avec elle, apparaît sur de nombreux monuments

(1) *Ibid.*, I, nos 17, 20, 468, 544, 645. E. ESPÉRANDIEU, *Recueil etc... de la Germanie romaine*, I, nos 47, 66.

(2) E. ESPÉRANDIEU, *Recueil etc... de la Gaule romaine*, I, n° 470 (outils de jardinier, plantoir et serpe), n° 471 (outils de tailleur de pierres, équerre, masse tranchante et pic). Cf. *ibid.*, VI, nos 5.226-7, où les outils (van, battoir, *ascia*) sont figurés dans la partie inférieure de la stèle.

(3) Paul COUISSIN, *Les armes romaines*, Paris, 1926, p. 391, 396, 496-497.

(4) *Ibid.*, p. 500.

figurés romains, tantôt aux bras des soldats barbares (1), tantôt isolé comme élément décoratif. Ce dernier cas est le plus fréquent en Occident : les exemples de soldats occidentaux armés de l'écu sont, en effet, rares et sujets à caution (2).

On trouve le plus souvent en Gaule l'écu associé à d'autres armes sur des bandeaux sculptés représentant des trophées et appartenant vraisemblablement à des arcs de triomphe (3). En un cas, l'écu décore l'une des faces sculptées d'une urne cinéraire (4). Il n'y a donc rien d'étonnant à trouver, pour la première fois, cette sorte de bouclier à côté d'un *scutum* et d'un casque sur une stèle funéraire : il y figure, à notre avis, comme sur les frises des arcs de triomphe qui ont dû servir de modèles au sculpteur, à titre décoratif et symbolique ; il n'y faut point voir une arme réelle, et la stèle, pas plus que les frises gallo-romaines plus haut citées et ornées comme elle d'un mélange d'armes réelles et d'armes décoratives, ne peut nous renseigner sur l'armement réel du soldat gallo-romain à l'époque où elle fut sculptée.

L'objet de gauche, rendu bien indistinct par l'usure de la pierre, nous paraît être un casque à paragnathides présentant son profil droit. Sur les frises des arcs de triomphe et des mausolées, le casque voisine le plus souvent avec les divers genres de bouclier. De plus, la proportion de l'objet par rapport au *scutum* est approximativement celle d'un casque par rapport à un bouclier. Enfin et surtout, la forme même nous paraît correspondre à celle d'un type de casque romain très connu, dit type de Weisenau (5) : le timbre, très bombé à la partie antérieure, descend jusqu'aux sourcils ; les paragnathides ont une extension énorme, couvrant toute la joue et le menton ; au sommet, une douille pour le panache, ou un bouton ; à l'arrière, un large couvre-nuque, échancré et oblique : il n'est pas représenté sur la pierre, du moins telle qu'elle nous est parvenue. Ce genre de casque, d'après M. Couissin, est d'origine italo-celtique, et a été introduit dans l'armée romaine au dernier siècle de la République ; il est représenté sur la colonne Trajane, sur l'Arc d'Orange, sur les reliefs d'Adam-Klissi, et sur maint document gallo-romain.

Les stèles décorées, comme celle-ci, de pièces de l'armement du soldat, sont extrêmement rares. Il ne s'en trouve pas en Gaule. Un exemple africain nous a été signalé par M. Alfred Merlin : c'est une stèle de Carthage portant, dans un fronton

(1) P. COUISSIN, *Rev. Arch.*, 1923, II, p. 68 et *op. cit.*, p. 500. Sur le grand camée de Paris (Parthes), sur le camée de Vienne (Pannoniens).

(2) Un Celte sur un sarcophage étrusque non daté, BIENKOWSKI, *Darstellungen der Gallier*, fig. 122. Des soldats équipés à la romaine, sur des bas-reliefs d'Arles de style très tardif, ESPÉRANDIEU, *op. cit.*, I, n° 158.

(3) Reliefs d'Avignon, *ibid.*, n° 234-4 ; de Vaison, n° 289 ; de Béziers, n° 532 ; de Narbonne, n° 691, 692, 700, 708, 712, 713, 725, 733, 745 ; de Toulouse, n° 826.

(4) *Ibid.*, n° 760 (Narbonne).

(5) PAUL COUISSIN, *Les armes romaines*, p. 331, fig. 103.

triangulaire, une cuirasse encadrée de deux paires de jambières (1). Nous n'en connaissons pas d'autres.

II. — *Le texte.*

1. Lecture. — L'état de la pierre, la fracture mise à part, est assez bon. Seules des déchirures horizontales, parsemées à travers le texte, peuvent engendrer des confusions (fig. 40).

On trouve au *Corpus*, V, 7.890 et p. 831, diverses copies faites au *xvi^e* siècle de cette inscription, qui fut perdue depuis. Voici la plus complète, qui est due à Peirese (la fracture de la stèle a dû avoir lieu à cette époque, car les autres copies ne reproduisent que les trois premières lignes) :

Lucentius Rufani f. Bodi. mil. coh. Lig. Domit. h. h. ex f.

L. 1 : LUCENIUS : donné par Bouche et Soléry et adopté par Mommsen aux *Indices*, est attesté incontestablement par la pierre aux dépens de *Lucentius*. La proximité de la moulure à gauche interdit de penser que le nom ait été précédé par la lettre initiale d'un prénom.

L. 2 : RU...ANI : *Rufani* (Peirese) est fautif, car la lettre qui précède le A ne peut être prise pour un F si l'on se reporte pour comparaison à l'F qui suit le mot. De plus, cette lettre est précédée d'une autre dont les vestiges se voient au début de la ligne : on ne peut donc, non plus, lire avec Soléry *Rutani* (adopté par Mommsen aux *Indices*). Bouche avait lu RUB.TANI, ce qui ne présente aucun sens. Parmi les *cognomina* connus, *Rufianus* nous paraît être le seul qui convienne ici (2) : les restes de la première lettre de la ligne appartiennent vraisemblablement à un F ; quant à la seconde lettre, sa barre supérieure peut n'être que le début de la profonde déchirure horizontale qui masque la partie supérieure des deux lettres, et dont on retrouve l'analogue dans le B et le D et au-dessus de l'I de BODI, dans l'L de MIL, au-dessus de l'O de COH et dans l'I de LIG.

L. 2-3 : BODI : abréviation, soit d'un surnom, soit d'un ethnique. Il y a place, au début de la ligne suivante, pour une lettre étroite qui appartiendrait encore à ce mot.

L. 3 : MIL : l'M, assez effacé, nous est donné par toutes les copies du *xvi^e* siècle, et le mot *mil(es)* est confirmé par la décoration de la stèle.

COH : donné par les copies aux dépens de COHO (Peirese) qui est manifeste-

(1) Stèle de M. *Cornelius Maximus*, de la première cohorte urbaine cantonnée à Carthage à partir de la fin du 1^{er} siècle après J.-C. (*C.I.L.*, VIII, 24.629, au musée du Bardo).

(2) Il en existe, à notre connaissance, huit exemples dûment attestés par l'épigraphie : *C.I.L.*, VIII, 6.010, 23.682 ; X, 8.059, 271 ; XIII, 2.486, 2.496, 7.565 ; XVI, 47. GSELL, *Inscript. latines de l'Algérie*, I, 1922, 528. Ajouter *Rufia(nus)*, *C.I.L.*, VII, 1336, 946 ; *Rufitanus*, VIII, 24.515 ; *Ruffianus*, XIII, 2.548 ; *Rufiane*, XII, 434.

tement trop long. Il ne faut pas, cependant, exclure la graphie liant OH et le chiffre I, qui désignerait par son numéro, connu par ailleurs, la *cohors Ligurum* cantonnée à *Cemenelum*.

L. 4 : seule la copie de Peiresc nous l'a conservée : DOMIT. H. On lit encore sur la pierre l'extrémité inférieure des lettres D, O, M, I. Il y a, certes, place pour un T à la suite, mais, semble-t-il, plus difficilement pour un H, qui, par surcroît, ferait double emploi avec l'H de la ligne 5.

L. 5 : H. EX.F : Mommsen avait corrigé par un T l'F lu par Peiresc. La liaison T dans l'F est assurée par l'examen de la pierre.

2. Interprétation. — L. 2-3 : *Bodi...* à cette place on peut attendre un surnom ou un ethnique. Comme surnom, on pourrait avoir : *Bodiccius*, *Bodiccus*, *Bodico*, *Bodi(l)icus*, *Bodin*, *Bodionius*, *Bodives* (1). Parmi ces surnoms, celui de *Bodionius* retient l'attention, car on le trouve dans une épitaphe découverte à Cimiez dans la propriété des Carlins (d'où provient, d'après Soléry, celle que nous étudions), porté par un personnage dont une correction très vraisemblable de Mommsen fait un autre soldat de la *Cohors Ligurum* (2). Mais ce n'est point une raison suffisante pour restituer par analogie *Bodionius* sur notre épitaphe, comme l'ont fait Ed. Blanc et, après lui, M. Lamboglia (3). Au reste, ce *Lucenius*, fils de *Ru(fi)anus*, n'ayant déjà pas de prénom, il nous paraît peu probable qu'il ait été, comme l'autre *Bodionius*, citoyen romain et qu'il soit désigné, à côté de son nom, par un surnom. C'est donc plutôt un ethnique qu'il nous faut attendre ici. Quatre sont possibles, dont les deux premiers appartiennent à des peuplades alpines : *Bodionticus*, *Bodincomagensis*, *Bodinus*, *Bodiocassis* (4).

L. 4-5 : si l'H existe après DOMIT, nous ne pensons pas qu'il faille accoupler d'une ligne à l'autre les deux H et les considérer avec Blanc (qui ne connaissait pas le découpage du texte) comme la marque du pluriel du mot *heres* : on ne connaît pas d'exemple du redoublement de cette initiale ayant le sens du pluriel. Le premier H doit être rapporté au mot précédent : *Domit(ius) h(eres)*. Quand au second, il fait tout simplement partie de la formule habituelle *h(eres) ex t(estamento) f(ecit)* inscrite sur une seule ligne comme il est d'usage.

Nous proposons donc le texte suivant :

*Lucenius, Ru | [fi]ani f(ilius), Bodi(... | .), mil(es) co[h(ortis)]
Lig(urum). | Domit(ius) [h(eres)]. | H(eres) ex t(estamento) f(ecit).*

(1) Cf. *Thesaurus Linguae Latinae*, II, 1900-1906, col. 2059. Ajouter *Bodin*, GSELL, *op. cit.*, I, 1440 (*Thubursicu Numidarum*, Proconsulaire) et *Julia Bodine*, J. CARCOPINO, *Comptes-rendus Ac. Inscript.*, 1943, p. 374-376 (Cherchel).

(2) *T. Aurelius Bodionius Demencelonis* f. C.I.L., V, 7.885, p. 920 ; BLANC, *Epigr. ant. des Alpes-Maritimes*, II, 190, N. LAMBOGLIA, *Liguria Romana*, p. 51, n. 2.

(3) BLANC, *op. cit.*, II, 185 ; LAMBOGLIA, *op. cit.*, loc. cit.

(4) *Thesaurus*, loc. cit.

III. — Enseignements.

a) Onomastique. — Incertain jusqu'à la découverte de la pierre, le nom *Lucenius* est maintenant dûment attesté, pour la première fois sous sa forme masculine (1). Sans doute faut-il lui supposer, avec Schulze et de Vit (2), une origine gauloise : la parole est maintenant aux spécialistes.

b) Histoire militaire. — La *cohors Ligurum* à laquelle appartenait notre soldat est connue pour avoir séjourné longtemps à *Cemenelum* au 1^{er} siècle, puisque Tacite, relatant les troubles survenus en 69 ap. J.-C. dans la région, l'appelle *vetus loci auxilium* (*Hist.* II, 14). Plusieurs inscriptions trouvées à Cimiez, épitaphes de soldats appartenant à une *cohors Ligurum* parfois désignée par le n° I, se rapportent évidemment à la même unité (3). S'il est probable qu'elle a été fixée dans les *Alpes Maritimæ* par Auguste, après la conquête de 15 av. J.-C., nous ignorons jusqu'à quelle date elle y demeura, puisqu'après 69 nous n'entendons plus parler d'elle, ni à *Cemenelum*, ni ailleurs.

Rien ne nous autorise, en effet, à confondre en quoi que ce soit cette *cohors Ligurum* — première et seule, d'ailleurs, de son espèce — avec la *cohors I Ligurum et Hispanorum civium Romanorum* dont trois épitaphes trouvées à Nice (4) nous attestent la présence dans les Alpes Maritimes, avant l'année 116, date à laquelle nous la retrouvons en Germanie Supérieure (5). Pour avoir imaginé, en dépit du prudent avertissement formulé jadis par Cichorius (6), que la *cohors Ligurum* s'était transformée à *Cemenelum*, après 69 et avant 116, en *cohors Ligurum et Hispanorum*, M. Lamboglia a cru pouvoir affirmer que les troupes cantonnées par Auguste à *Cemenelum* ont quitté les Alpes Maritimes au début du 11^e siècle (7). Rien n'est moins sûr pour la *cohors Ligurum*, qui a fort bien pu demeurer dans le pays (comme la *cohors Gaetulorum* qu'on y connaît également) (8) après le départ de la *cohors Ligurum et Hispanorum*. Quant à la date de l'arrivée de cette dernière à *Cemenelum*, on peut songer avec Cichorius à l'année 69, sans confusion avec la *cohors Ligurum* citée par Tacite en cette année de troubles, et l'on peut admettre que, venue en renfort dans les Alpes Maritimes à l'occasion

(1) On connaît une *Lucenia Dubitata*, *C.I.L.*, XI, 4.063 add. p. 842 (entre Nîmes et les Bouches-du-Rhône). *Lucenius* de *C.I.L.*, II, Suppl. 6.285 a (Gadès) et IX, 1983 (Bénévent) est douteux.

(2) W. SCHULZE, *Abhandlungen der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen (phil. hist. Klasse)*, V, 1904, n° 5, p. 85 ; DE VIT, *Onomasticon du Lexicon totius Latinitatis* de Forcellini, IV, 1887, p. 192.

(3) Outre l'inscription ici étudiée (*C.I.L.*, V, 7.890) ce sont : *C.I.L.*, V, 7.885, 7.889, 7.891, 7.897, 7.899, 7.901 et 7.902 sont douteuses.

(4) *C.I.L.*, V, 7.996, 7.900. R. CAGNAT, *Bull. arch. du Comité*, 1921, p. CCXXIII, E. ESPÉRANDIEU, *Inscriptions latines de la Gaule (Narbonnaise)*, Paris, 1929, p. 2, n° 5.

(5) *C.I.L.*, III, p. 870, 1151.

(6) *Real. Enc.*, 4, 1900, col. 307 et suiv. (*s.v. cohors*).

(7) *Liguria Romana*, p. 51 et n. 2.

(8) *C.I.L.*, V, 7.895, 7.828 ; BLANC, *op. cit.*, n° 296.

desdits troubles, la *cohors Ligurum et Hispanorum* a pu en repartir une fois sa mission accomplie, donc bien avant l'année 116 où nous la retrouvons en Germanie.

c) Topographie de Cemenelum. — Trois des inscriptions relatives à la *cohors Ligurum* ont été trouvées à Cimiez « dans la propriété des Carlins » (1), d'où provient celle que nous avons étudiée : si dans l'avenir on pouvait identifier l'emplacement de cette ancienne propriété avec l'endroit où fut découverte récemment ladite inscription, on aurait la localisation d'un cimetière militaire. L'endroit de la découverte se trouve précisément situé à la périphérie de la ville (cf. *supra*, fig. 5, n° 4 *ter*).

III. — *La date.*

Il nous paraît très hasardeux de tirer parti de l'imparfaite latinisation des noms (ici *Lucenius*) pour dater, avec M. Lamboglia (2), ces inscriptions citant la *cohors Ligurum* antérieurement à l'année 63 qui vit accorder le droit latin à Cemenelum (*supra*, p. 82).

Les caractères des lettres nous permettent d'attribuer sans hésitation l'inscription au Haut-Empire. La gravure est très soignée ; la forme des lettres E et F (égalité des jambages horizontaux), D et O (très arrondis), M (tous jambages égaux et obliques), G (ligne verticale sans tête) nous reportent aux premiers temps de l'Empire : en gros, au 1^{er} siècle de notre ère (3). C'est précisément l'époque où nous sommes certains que la *cohors Ligurum* séjournait à Cemenelum.

CONCLUSION

Tels sont les premiers résultats de l'exploration méthodique de Cimiez, commencée dans des conditions bien précaires. Quand les circonstances permettront d'y établir le grand chantier que mérite le site, la marche des travaux devra comprendre les étapes suivantes, qui nous conduiront du connu à l'inconnu :

1° Dégager l'ensemble des thermes en élargissant la fouille commencée, vers le nord jusqu'au monument rectangulaire, vers l'ouest jusqu'au sondage n° 9 ;

2° Dégager le quartier nord, où la profondeur est faible, jusqu'au pied de l'amphithéâtre ;

(1) *C.I.L.*, V, 7.886, 7.889, 7.891. — Peiresc donne comme provenance le monastère de Saint-Pons. Il faut sans doute entendre, avec Blanc, que la *vinea Carolinorum* appartenait alors au monastère voisin.

(2) *Liguria Romana*, loc. cit.

(3) R. CAGNAT, *Cours d'épigraphie latine*, 4^e éd., Paris, 1914, p. 11 et suiv.

3° Chercher le *forum* dans la partie Sud-Ouest de la propriété ;

4° Chercher l'établissement primitif sur l'*oppidum* ligure, dont la moitié nord appartient à l'Etat.

Il conviendra de respecter, outre la villa elle-même qui pourra devenir un spacieux musée lapidaire, l'admirable cadre de verdure qui l'entoure, et de favoriser ainsi l'excellent projet que mûrit la Ville de Nice : réserver au cœur de Cimiez un parc archéologique où continueront de se mêler aux arbres séculaires, oliviers et cyprès, les ruines de *Cemenelum*.

Paul-Marie DUVAL.